



LIBRAIRIE

61 2 11

à Son Excellence Monsieur Neignault Le Roy
d'Angely Comte de l'Etat de la pairie
des autres

DISCOURS

SUR

LA VIE DE LA CAMPAGNE

ET

LA COMPOSITION DES JARDINS.

Ce Discours sert d'Introduction à l'Ouvrage in-folio dont il est tiré. L'Auteur l'a fait réimprimer ainsi, afin de faire mieux connoître le plan de cette entreprise et l'intérêt qu'elle peut présenter ; il n'auroit pas cru que cet écrit valût la peine de paroître séparément, sans cette considération.

L'Ouvrage in-folio sera composé de 36 Livraisons, divisées en 2 volumes. Chaque Livraison comprendra six feuilles d'estampes, et six pages de texte.

Les deux premières ont été publiées le 15 février.

Les autres suivront de six semaines en six semaines.

Chaque Livraison est du prix de $\left\{ \begin{array}{l} 15 \text{ fr. papier fin.} \\ 24 \text{ fr. papier vélin.} \\ 56 \text{ fr. avant la lettre.} \end{array} \right.$

On souscrit à Paris :

Chez l'Éditeur et Auteur des Dessins, M. BOURGEOIS, Peintre (au Musée des Arts, rue de la Sorbonne Saint-Jacques), chez lequel on pourra voir les Estampes et les Dessins qui composent cet Ouvrage — DELANCE, Imprimeur de l'Ouvrage, rue des Mathurins S.-J., Hôtel Cluny, etc.

DISCOURS
SUR
LA VIE DE LA CAMPAGNE
ET
LA COMPOSITION DES JARDINS

Tiré de l'Ouvrage intitulé : *DESCRIPTION
DES NOUVEAUX JARDINS DE LA FRANCE
ET DE SES ANCIENS CHATEAUX.*

PAR
ALEXANDRE DE LABORDE.

A PARIS,

Chez { LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue des Prêtres
St.-Germain-l'Auxerrois.
DELANCE, rue des Mathurins S.-J., hôtel Cluny.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

1808.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

PHILOSOPHY 101

LECTURE NOTES

1950-1951

1950-1951

LECTURE NOTES

1950-1951

1951

DISCOURS

SUR LA VIE DE LA CAMPAGNE

ET

LA COMPOSITION DES JARDINS.

Rure meo possum quidvis perferre patique.

HOR. L. 1, Ep. 15.

..... *Vivo et regno*.....

Novistine locum potiozem rure beato?

Id. L. 1, Ep. 10.

A ma campagne, je puis tout supporter,
tout souffrir ; c'est là que je vis et que je
règne. Connoissez-vous un lieu préférable
à une belle campagne ?

IL semble que la vie de la campagne acquiert un nouveau charme après les grandes révolutions, lorsque les hommes fatigués des événemens, aiment à se reposer quelque temps dans le calme de la retraite. Un beau pays est alors pour eux un être animé qui les console sans les plaindre, qui leur fait partager ses richesses sans les humilier de

ses dons. S'ils y portent les peines de l'âme, les plaisirs des champs adoucissent leurs maux, et remplacent leurs affections : s'ils y portent le regret de la puissance ou de la richesse, ils croient y retrouver ces deux avantages, parce qu'ils vivent au milieu des foibles et des pauvres.

Un autre bienfait de cette existence nouvelle, est la conservation de notre propre dignité : sorte de vertu extérieure qui consiste moins à braver les événemens qu'à les supporter dans une attitude convenable ; sentiment singulier, qui rend modeste par fierté, et quelquefois même vertueux par amour-propre ou par esprit de parti. A l'exemple de ceux qui sont revêtus des emplois brillans de la fortune, ceux qui sont condamnés aux terribles charges de l'adversité doivent se tenir à l'écart, pour ne pas user les respects des hommes. Les habitudes de la vie champêtre, tout à la fois nobles et simples, conviennent à cette situation dans laquelle on peut prétendre encore à la considération, tout en renouçant aux honneurs.

Mais si l'intérêt que présente la vie de la

campagne est si puissant pour les hommes qui ont éprouvé des revers, il ne l'est pas moins pour ceux que le sort a comblés de biens ou d'honneurs. Combien n'offre-t-il point aux uns d'emplois de leurs richesses, aux autres, de tranquillité et de souvenirs agréables de leur existence passée! Il y a dans la vie des champs quelque chose de singulièrement sympathique avec les destinées qui ont été hautes. Les grandes situations accoutument à des idées trop naturelles et trop vraies pour le tumulte du monde. Un homme de guerre se sent plus rapproché de sa noble simplicité près de la charrue, que dans un cercle. Le politique retrouvera plutôt les intérêts des peuples dans les affaires de son village, que dans les propos de la société.

Il existe encore une autre cause de solitude, c'est ce dégoût qui se développe tôt ou tard dans l'homme, et qui l'attend même au faite des grandeurs, comme il le suit dans l'abîme des maux. Cicéron appelle cette affection *l'ennui de la vie*¹, c'est le *veternum* de Ca-

(1) Omnium nos tædet vita. *Cic. ad Att. Ep. 16*, L. 7.

tulle¹ et d'Horace²; le *spleen* des Anglais; le *desengaño* des Espagnols. Conduit par la satiété des plaisirs à ce point où l'infortuné arrive par l'excès des privations, le riche vient souvent chercher les mêmes ressources au milieu des aspects variés de la campagne; et tous deux sentent diminuer par elle, l'un ses regrets, l'autre ses ennuis.

Or, puisque la vue, et pour ainsi dire *la société* des beautés de la nature, influe ainsi également sur les situations opposées de notre âme et dans les différens événemens de notre vie, le choix du lieu que l'on doit habiter, et la manière de l'embellir, ne laissent pas que d'acquérir quelque importance. L'art des jardins, dont le but consiste à imiter la nature, à la transporter sous nos yeux, devient alors, si on le considère philosophiquement, une science morale qui tient autant au sentiment qu'à l'imagination, et qui peut contribuer beaucoup à détruire ou à conserver les impressions que l'on éprouve.

(1) Stolidum . . . excitare veternum.

CATUL. Carm. xvii, ad Coloniã.

(2) Cur me funesto properent arcere veterno.

HOR. L. I, Ep. 8.

Il n'entre point dans le plan de cet ouvrage de développer toutes les ressources de cette science, qui demanderoit une étude approfondie; il faudroit déterminer quels sont les sites qui conviennent le mieux à nos différentes dispositions, et chercher les lois de cette espèce de sympathie. On sent que ce seroit trop s'écarter de la description de jardins déjà faits : aussi nous nous bornerons seulement à joindre à notre récit quelques observations sur les moyens de produire, dans les jardins, les principaux effets qui plaisent dans la nature, de les choisir suivant qu'ils conviennent au site, et de les multiplier sans les confondre. Afin de préparer à ces observations, on a cru devoir examiner, dans un DISCOURS PRÉLIMINAIRE, quelles sont les principales occupations de la campagne, et quel genre d'intérêt elle a inspiré aux hommes les plus distingués qui s'y sont retirés.

Parmi les vicissitudes de tous les âges et les exemples des hommes qui ont trouvé des charmes dans la solitude, chacun aimera peut-être à reconnoître quelque ressemblance avec sa position, ses goûts ou ses malheurs.

Rien ne nous ennoblit à nos yeux, comme de nous voir représentés dans la vie de ceux que nous estimons. Les moindres détails de leurs actions nous intéressent alors autant que les plus grands événemens de leur histoire: on veut trouver dans leurs occupations particulières, dans leurs habitudes, un contraste ou une analogie avec leurs hauts faits, comme on aime à voir leurs portraits, les armes et les habits qu'ils ont portés, les caractères tracés de leurs mains, et surtout les lieux qu'ils ont habités. Cet ouvrage d'ailleurs comprenant la description de nos anciens châteaux, doit rappeler autant les souvenirs historiques que les vues pittoresques du pays.

Il est aisé de remarquer dans la vie de la campagne plusieurs existences distinctes qui ont rapport à la situation de notre âme, ou simplement à l'activité de nos goûts. La plus naturelle consiste dans le repos et l'indépendance, ou autrement le bien-être; état qui se conçoit plus facilement qu'il ne peut se définir. C'est une sorte de contentement, de jouissance passive qu'éprouvent également l'homme dont l'imagination est vive et

l'être insensible qui végète : c'est le bonheur que goûtoit J.-J. Rousseau , lorsqu'il se promenoit en bateau autour de l'île S. Pierre , quelquefois des journées entières , avec la même nonchalance que le sauvage qui se laisse aller au courant du fleuve dans son canot. Virgile nous peint ainsi les laboureurs jouissant d'un repos assuré (*secura quies*¹) , qui ne provient pas de la fatigue , mais du sentiment d'une existence à l'abri de toutes les inquiétudes des événemens. Il faut que cet état ait des charmes bien reconnus , puisque les législateurs n'en connoissant pas de plus séduisans , nous ont retracé le bonheur des justes dans les Champs-Élysées , d'après la tradition de la vie de nos pères dans le paradis terrestre. Rattachant ainsi la fin du monde à son heureuse origine , ils ont célébré les jouissances d'un beau jardin et d'une vie tranquille , comme le premier et le dernier bienfait de la Divinité. Cet état semble appartenir principalement aux caractères tristes et passionnés , aux personnes âgées , ou qui ont éprouvé les peines de la vie , à

(1) VIRGILE, *Géorgiques*, L. 11, v. 467.

celles dont la santé est délicate , ou qui , douces d'une humeur égale , sont appelées à jouir doucement de tout dès leur premier âge , sans qu'aucune contrariété ait aigri leur caractère.

De même que cette existence paisible convient particulièrement à certaines personnes , on peut également définir les lieux qui lui sont le plus propres. Ne seroit-ce pas quelques-uns de ces sites riants dominant une grande rivière , et dont la vue s'étend d'un côté sur un beau pays , et de l'autre sur quelques hautes forêts ; de ces lieux où , sans sortir de l'enceinte de son habitation , l'on jouit d'un air pur et d'un aspect agréable : tels sont encore les lacs de la Suisse et des Bailliages italiens ; et surtout les bords de la mer d'où l'on découvre les flots se brisant contre les rochers , où l'on sent le prix de l'existence assurée , par la vue des dangers auxquels d'autres sont exposés :

Neptunum procul à terrâ spectare furentem 1.

(1) *HOR. L. I, Ep. 11; et le beau morceau de Lucrèce, (Suave mari magno.... L. II.) dont le vers d'Horace n'est qu'une imitation.*

A cet état tranquille succèdent ordinairement les exercices et les amusemens que l'on peut se faire à la campagne ; car l'entière inaction conviendrait mieux au séjour des villes, où tout contribue à distraire. Il faut dans la solitude quelques occupations matérielles qui empêchent de sentir le vide que laisse l'éloignement du monde. Les unes sont les travaux agricoles, les spéculations de culture ; les autres, la chasse, la pêche, les plantations, et surtout l'embellissement du lieu que l'on habite. Pour peu que l'on ait quelqu'un de cher à qui l'on veuille transmettre son héritage, on aime à le lui laisser tel que l'on auroit désiré le posséder soi-même ; nous pensons que chacun de nos travaux sera un jour autant de souvenirs de nous. Ce désir de ne pas mourir tout entier se manifeste dans l'homme sensible par ses bienfaits, comme dans le conquérant par ses victoires, et dans l'homme de Lettres par ses écrits ; celui-là même qui, privé de ces douces jouissances, n'a plus que lui pour supporter ses peines, trouve encore du charme à embellir le lieu qu'il habite, afin de fixer au moins ses derniers

regards sur des objets rians. « Je ne suis guère en un logis ¹, dit Montaigne, qu'il ne me passe par la fantaisie si j'y pourrai être, et malade et mourant à mon aise: je veux être logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou étouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances; ou pour mieux dire à me décharger de tout autre empêchement, afin que je n'aie qu'à m'attendre à elle, qui me poîsera volontiers assez sans autre recharge. Je veux qu'elle ait sa part à l'aisance et commodité de ma vie. »

Quelque resserré ou triste que soit le lieu qu'on habite, la philosophie et le goût peuvent en tirer parti. « Soyez persuadé, disoit Marc-Aurèle, que ce petit coin de terre est comme tous les autres lieux, et qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, ou sur le rivage de la mer. » La vie que l'on mène peut alors se comparer au jardin que l'on cultive: on cherche à cacher les limites de tous les deux en les couvrant de fleurs. L'avenir est comme

(1) *L. III, C. 9.*

le lointain sur lequel on laisse quelques percées de vue lorsqu'il présente un aspect agréable, sinon il faut se contenter de vivre et de mourir dans sa retraite : *je mourrai dans mon petit nid*, dit l'Écriture ¹. Les lieux qui conviennent le mieux dans cette situation et pour les travaux des champs, sont les pays coupés, l'assemblage de prairies et de terres fertiles, qui présentent des moyens d'embellissement ou d'amélioration.

Une dernière occupation que la campagne inspire et encourage, c'est l'étude et la contemplation. Ce dernier état tient des deux autres, car l'étude est un genre d'exercice, une distraction des peines, et la contemplation une conséquence du repos, un intérêt dans la vie oisive ; mais toutes deux demandent une âme sensible et un esprit capable de persévérance. Cette occupation appartient aux hommes qui ont été livrés de bonne heure à de grands travaux ou victimes de fortes passions, au philosophe désabusé qui ne trouve plus rien de beau que les Arts, plus rien de curieux que les mystères de la

(1) *In nidulo meo moriar. JOB. Cap. 29, v. 18.*

nature. Elle appartient également au solitaire religieux qui s'élève au-dessus de l'humanité par la contemplation des choses célestes, qui semblable à Isaac parcourt les bois, les champs pour admirer les beautés de la nature, ou comme Salomon, médite dans ses jardins sur la vanité des choses humaines. Les lieux qui conviennent le plus à ce genre de vie sont les vallons écartés (*valles reductæ*¹), les sites montagneux et sauvages, de grands étangs solitaires, et surtout les belles scènes de forêts, si variées dans leur aspect, et qui, particulièrement en France, portent un caractère de grandeur et de majesté que l'on ne trouve point ailleurs.

Il aura peut-être paru inutile de diviser ainsi les occupations de la campagne, puisqu'il est rare qu'on ne les réunisse pas toutes suivant les différentes heures du jour, les différentes saisons et les diverses situations de notre esprit. Cependant on peut remar-

(1) Hic in reductâ valle.... *HOR. L. 1, Od. 17, v. 17.*

..... in valle reducta
Seclusum nemus et virgulta sonantia sylvis.

VIRG. Énéide, L. VI, v. 704.

quer en étudiant la vie des hommes distingués qui ont vécu long-temps retirés à la campagne, que chacun d'eux avoit une disposition particulière pour une de ces occupations, presque à l'exclusion des autres, et se choisissoit ainsi une carrière nouvelle dans la retraite. Cette remarque s'applique même à des nations entières, et les observations suivantes suffiront pour s'en convaincre.

Les mœurs des nations peuvent toutes se rapporter à deux origines distinctes. La première touche au berceau du monde ; c'est la vie pastorale des peuples de l'Orient, qui malgré les altérations qu'elle a dû éprouver par les progrès de la civilisation, a cependant laissé des traces dans presque toutes les époques de l'histoire ancienne. La seconde est la vie guerrière, qui fut introduite par les peuples du Nord, et qui semble être la base de l'histoire moderne. Les patriarches des Hébreux, les héros des premiers temps de la Grèce nous sont représentés comme de riches pasteurs, heureux par les biens de la nature, et ne faisant la guerre que pour défendre leur existence tranquille.

Homère décrivant le bouclier d'Achille y place les travaux de la campagne¹, les moissons, les troupeaux; idée ingénieuse qui peint également les mœurs du temps et le génie du poète. Nos aïeux, au contraire, semblent sortis tout armés des forêts de la Germanie. Les habitations des anciens peuples étoient de grandes métairies ornées, réunissant tous les genres d'amusement ou d'utilité; tandis que nos châteaux, bâtis dans les idées de la vie guerrière, sont encore pour la plupart chargés de créneaux, de tourelles, de meurtrières, et présentent l'image des combats au milieu de la paix. Le souvenir des temps primitifs inspiroit aux Anciens les chants de la vie pastorale; il a produit chez les modernes les romans de chevalerie. D'après ces principes, on vit l'agriculture, que l'on peut appeler la *science des campagnes*, faire de tels progrès chez les Anciens, qu'elle est restée presque au même point de nos jours, et l'honneur, en quoi consiste la *civilisation des camps*, se développer chez les modernes avec une égale

(1) *Hom. Il. Σ.*

rapidité, et tempérer bientôt des caractères trop farouches. Les grâces et les talens naquirent dans les châteaux, comme les sciences et les lettres dans les monastères. Le respect pour les femmes et le désir de leur plaire, nouveau mobile des grandes actions, fondèrent ce que nous appelons la *société*, autre invention moderne et l'un des plus grands charmes de la vie. C'est en grande partie l'influence de ces deux principes qui détermina, dans les différentes époques de l'Histoire, la manière de vivre à la campagne, sur laquelle nous allons jeter un coup-d'œil rapide.

On trouve souvent parmi les fictions des poètes une tradition vraie, à laquelle on peut remonter en comparant leurs écrits avec ceux des historiens : il en est ainsi de l'Age d'or, qui semble réel lorsque l'on considère la vie heureuse des hommes d'Homère et de ceux de l'Écriture sainte. Ces premiers habitans des terres ne connoissoient de richesse que l'abondance¹, d'occupation que les travaux des champs, de luxe ou d'amu-

(1) *Greges multos, ancillas et servos, camelos et*

sement que d'exercer la bienfaisance¹ et l'hospitalité². Leurs jours tranquilles s'écouloient *sans méfiance et sans trouble*³, et lorsque la mort fermoit leurs yeux, ils alloient rejoindre leurs pères et étoient enterrés sous les beaux ombrages qu'ils avoient habités : enterrez-moi avec les os de mes pères, dit Jacob⁴; quand votre mère sera

asinos. *Gen.*, cap. 30, v. 43. — *Liv. de Ruth*, cap. 2, v. 4.

..... Βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ
Σκῆπτρον ἔχων ἐσήμε ἐπ' ὄγκου, γηθόσυνος κῆρ.
IL. Σ, v. 556.

(1) Nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus et peregrinis dimittetis eas. *Levit.*, cap. 23, v. 22.

(2) *XENOPH. Œcon.* Declinate in domum pueri vestri, et manete ibi: lavate pedes vestros, et mane proficiscemini in viam vestram. *Gen.*, cap. 19, v. 2. Foris non mansit peregrinus, ostium meum viatori patuit. *JOB. cap. 31*, v. 32. Ex substantia tua fac eleemosynam, et noli avertere faciem tuam ab ullo paupere. *TOB. cap. 4*, v. 7.

..... Πρὶς γὰρ Διὸς εἰσιν ἄπαντες
Ξεῖνοί τε, πτωχοί τε.....

HOM. Od. Z, v. 207.

(3) Gentem quietam et habitantem confidenter. *JÉRÉMIE*, ch. 49, v. 31.

(4) Sepelite me cum patribus meis. *Gen.*, cap. 49, v. 29. Sed dormiam cum patribus meis, et auferras morte,

morte, dit Tobie à son fils, enterrez-la près de moi¹. Qu'ils sont touchans ces vers peu connus de Simmias le thébain, sur le tombeau de Sophocle²!

« Autour de ce monument de Sophocle
 » croissez peu à peu, croissez lierres³ tou-
 » jours verds ! que la rose épanouie fleurisse
 » çà et là, et que la vigne étende lentement
 » ses bras sur ce tombeau ! l'homme qu'il
 » renferme fut également aimé des Muses
 » et des Grâces. »

Une existence si douce devoit donner aux
 me de terra hac, condasque in sepulcro majorum
 meorum. *Gen. cap. 47, v. 30.*

(1) Cum autem et ipsa compleverit tempus vitæ
 suæ sepelias eam circa me. *Tob. cap. 4, v. 5.*

(2) 'Hρέμ' ὑπὲρ τυμβῶοιο Σοφοκλέος, ἡρέμα, κισσὲ,
 Ἐρωτύοις, χλαεροῖς ἰκπροχέων πλοκάμους·
 Καὶ πέταλον πάντη θάλλοι ῥόδον, ἥτε φιλοῦρῶξ
 Ἄμπελος, ὑγρὰ πέριξ κλήματα χειαμίνη·
 Εἶνεκεν εὐμαθίης πινυτόφρονος, ἣν ὁ μελιχρὸς
 Ἦσκησεν, Μουσῶν ἄμμιγα καὶ Χαρίταν.

Anthologie, Liv. III, ch. 25, Ep. 59.

(3) *Le grec dit* : qui étendez vos rameaux verds,
ils sont nommés dans Ovide, lierres aux pieds flexi-
bles.

Vos quoque flexipedes Hederæ venistis.

Métam. L. x, v. 99.

Grecs et aux Hébreux un extrême attachement pour leur terre natale¹ : aussi l'amour de la patrie n'est-il nulle part si bien exprimé que dans leurs écrits². Ils embrassoient cette terre chérie lorsqu'ils la revoyoient après une longue absence³, et lui adressoient en mourant leur dernière pensée⁴. Les Hébreux, dont la sensibilité étoit plus profonde, supportoient même les humiliations de l'esclavage, plutôt que de quitter les champs

- (1) Οὐτι ἔγωγε
^z Ἥς γαίης δύναμαι γλυκεράτερον ἄλλα ἰδέσθαι.
 HOM. Od. 1, v. 27.

Amor patriæ, ratione valentior omni.

ORID. ex Pont., L. 1, Ep. 3.

(2) Le mot grec νόστιμος, qui veut dire, doux, agréable, étoit dérivé, par une heureuse métaphore, de celui de νόστος, qui signifioit retour chez soi ; Ulysse, comblé de biens par Calypso, ne demande aux dieux que sa patrie : que ne donneroit-il pas pour revoir seulement la fumée de son palais ?

- Αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,
 Ἴεμινος καὶ καπνὸν ἀποθρῶσκοντα νοῆσαι
^a Ἥς γαίης, θανέειν ἰμείρεται.....

HOM. Od. A, v. 57.

- (3) Καὶ κύνει ἀπώλομενος ἢν πατρίδα.....

HOM. Od. Δ, v. 522.

- (4) Et dulces moriens reminiscitur Argos.

VIRO. ÆN. L. X, v. 782.

de leurs aïeux, les tombeaux de leurs pères. *Ils voyoient que le repos étoit bon, que la terre étoit excellente, et ils baissoient la tête sous le joug* ¹. Semblables à cette mère du jugement de Salomon, ils préféroient voir passer l'objet de leurs affections en des mains étrangères, que de se résoudre à ne plus le revoir ². Tant que les Juifs (dit Bossuet en suivant le texte sacré ³) demeurèrent dans un pays étranger et éloignés de leur patrie, ils ne cessèrent de pleurer, et d'enfler pour ainsi parler, de leurs larmes les fleuves de Babylone en se souvenant de Sion ; ils ne pouvoient se résoudre à chanter leurs agréables cantiques, qui étoient les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère ⁴ ;

(1) Vidit requiem, quod esset bona, et terram quod optima, et supposuit humerum suum ad portandum, factusque est tributis serviens. *Gen. cap. 49, v. 15.*

(2) *L'Écriture célèbre les vertus du roi Osias, le loue particulièrement d'être attaché à l'agriculture et à son pays. Erat quippe homo agriculturæ deditus. Paralipomen. II, cap. 26, v. 10.*

(3) *BOSSUET, Politique de l'Écriture sainte, L. 1, art. 5, prop. 3.*

(4) *Ps. 136.*

leurs instrumens de musique, autrefois leur consolation et leur joie, demeuroient suspendus aux saules plantés sur la rive, et ils en avoient perdu l'usage. O! Jérusalem, disoient-ils, si jamais je puis t'oublier, puissai-je m'oublier moi-même ! Ceux que les vainqueurs avoient laissés dans leur terre natale s'estimoient heureux, et ils disoient au Seigneur, dans les psaumes qu'ils lui chantoient durant la captivité : il est temps, Seigneur, que vous ayez pitié de Sion, vos serviteurs en aiment les ruines¹ et les pierres démolies ; et leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore toute leur tendresse et toute leur compassion. »

Ce récit ne peint-il pas nos sentimens et nos malheurs ! Ne rappelle-t-il pas l'existence pénible d'un grand nombre de Français errant loin de leur patrie, et le danger des prisons que d'autres préféroient à ce cruel exil ! Quel est celui qui retrouvant un coin de l'héritage de ses pères, n'a pas éprouvé une émotion semblable ? avec quel attendrissement il aura reconnu le chemin qu'il a si

(1) *Ps.* 101, v. 14 et 15.

souvent parcouru, cette allée de saules qui entouroit son champ, le ruisseau près duquel il venoit s'asseoir ! mille circonstances frivoles peut-être, mais qui lui ont laissé des souvenirs éternels. Peut-être, s'il étoit riche, ne possède-t-il plus que la maison de son garde ou le moulin qui terminoit son parc ; mais aussi les privations ont réduit ses désirs. Ce n'est plus de ses aïeux qu'il hérite, c'est d'un sort cruel qui auroit pu lui tout enlever. L'habitant même de la chaumière aborde gaiement ses pauvres Pénates, plus chers à son cœur que les palais de l'étranger¹. Ah ! s'il est permis de parler de soi en sortant du malheur général, que ne puis-je peindre ce que j'éprouvai à la vue d'un séjour charmant, habité encore par des êtres bien chers. En le revoyant je l'admirai avec cette émotion que nous causeroit un ami devenu supérieur à nous par sa fortune et sa puissance, et qui nous associeroit à toutes les deux. Une longue absence avoit encore embelli ce beau lieu ; les plantes s'étoient élevées jusqu'aux sommets des rochers,

(1) parvosque Penates

Lætus adit: VIRG. L. VIII, v. 543.

les arbres avoient étendu leurs branches au-dessus de la rivière, et sembloient vouloir nous couvrir de leur ombre¹. Un ami de toute la vie, un compagnon d'armes, ou plutôt un frère², revenoit habiter avec moi cette douce retraite. Là, près de ces belles eaux, en suivant le cours³ de cette rivière, nous nous rappelions nos dangers, nos fatigues, et nous sentions mieux le prix de notre nouvelle existence. Mais, hélas ! elle ne fût pas pour lui de longue durée, les joies même du malheur sont trompeuses et passagères ; le besoin de la gloire vint l'inquiéter au milieu du repos ; son nom étoit illustre, et sa famille malheureuse ; il ne se crut pas en droit d'être oisif tant qu'il pouvoit être utile ; il partit, et bientôt le sort, qui semble poursuivre ceux dont il a commencé la ruine, l'atteignit dans sa course. Tristes

(1) Quà pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis..... *HOR. L. II, Od. 3.*

(2) ... Ἐπεὶ οὐ μὲν τι κασιγνήτοιο χερσίων
Γίνεται, ὅς κεν, ἑταῖρος ἴων, πιπνυμένα εἶδη.
HOM. Od. Θ, v. 585.

(3) flumina nota
Et fontes sacros, *VIRG. Eclog. 1, v. 52.*

jouets des temps! *venus trop tôt ou trop tard dans la vie*¹, c'est ainsi que nous nous sacrifions toujours à de nouvelles espérances. Ah! quittons enfin ces vaines chimères, et laissons à la génération qui s'élève un avenir qui n'appartient qu'à elle.

Cet attachement des Grecs et des Hébreux pour la vie tranquille, subsista dans les derniers temps et jusqu'au règne des Machabées, dont l'Écriture décrit la prospérité². Il n'est pas étonnant que les peuples anciens fussent plus heureux que nous des bienfaits de la nature, et plus sensibles à ses beautés, ils n'avoient point ces souvenirs historiques qui grandissent l'espèce humaine et absorbent toute autre curiosité. Leur admiration se portoit sur les objets dont ils étoient entourés; c'est dans l'harmonie de

(1) Ἄλλ' ἢ πρόσθε θανεῖν, ἢ ἐπειτα γενέσθαι.

HES., Op. et D, v. 175.

(2) Chacun cultivoit son champ paisiblement; la terre de Juda étoit fertile, et les arbres de la campagne portoient leurs fruits; les vieillards, dans les places, consultoient pour le bien du pays; Israël étoit dans une grande joie, chacun étoit assis sous sa vigne et sous son figuier, et personne ne les inquiétoit. Machab., L. 1, cap. 14.

l'univers qu'ils cherchoient la connoissance de la vérité, avec cette différence seulement que les beautés de la campagne parloient plus à l'imagination des Grecs, et plus au cœur des Hébreux. Les premiers peuploient la terre de leurs dieux¹, les autres de leurs souvenirs. Chaque arbre, chaque rivière rappeloit à ceux-ci une naïade, une nymphe, à ceux-là un événement de leur histoire, un nom de leurs patriarches. Les Hébreux associoient les belles productions des champs à leurs affections² : un arbre, un lieu marqué par quelque circonstance malheureuse³ s'ap-

(1) Panaque, Sylvanumque senem . . .

VIRG. G. L. II, v. 494.

(2) *Les Grecs n'étoient pas moins passionnés pour les belles productions de la nature que les Hébreux ; mais ils les rattachoit plutôt à des idées générales, qu'à des événemens particuliers. Ce dernier usage s'est mieux conservé dans l'Orient, où tous les noms arabes de lieux, de personnes ou de productions, sont composés de mots formés d'images relatives à quelques circonstances qui leur sont propres. On trouve même des traces de cette coutume dans les pays où ces peuples ont fait quelque séjour, comme en Espagne, où l'on voit la fontaine d'Amour, le pont de la Veuve, le rocher des Amans.*

(3) *La pierre de l'alliance, chez les Hébreux. Jo-*

peloient, *le chêne du deuil*¹, *la vallée des larmes*², de même qu'un des noms de leurs enfans³ vouloit dire, *le fils de ma douleur*.

Ce culte attaché à des arbres qui rappellent quelques événemens intéressans ou quelques hommes célèbres est si naturel, qu'il a surmonté la sécheresse de nos temps modernes. On remarque dans la Biscaye le vieux chêne de *guernica*, sous lequel se tient encore l'assemblée des États du pays. Le mûrier que Shakspeare avoit planté fut long-temps révééré en Angleterre. J'ai vu tomber le saule de la maison de Pope sur les bords de la Tamise, et tout le monde s'en disputer les débris. Mais quel intérêt plus touchant encore devoit présenter *ce chêne royal*⁴, cet arbre heureux qui avoit sauvé la vie à

sué, 24, 26. *La fontaine du jugement*. Genes. cap. 14, v. 7.

(1) *Quercus fletus*. Gen. 35, v. 8.

(2) *Psaume 83*, v. 7. *Judic. 1 et 2 Rois*, caput V, 23.

(3) *Nomen Ben-oni*, id est, *filius doloris mei*. Gen. 35, v. 18.

(4) *Say, Daphnis, say, in what glad soil appears
A wondrous tree that sacred monarchs bears.
POPE, Pastorals. Spring, v. 85.*

Charles II, après la bataille de Worcester ! Que cet arbre antique devoit paroître vénérable au soldat fidèle, qui ayant repris malgré lui ses anciens habits de paysan regagnoit tristement ses foyers et passoit auprès de ce lieu en versant des larmes sur le malheur de son maître !

Nous avons aussi dans notre histoire des souvenirs semblables. De nos jours on voyoit encore quelques ormes qui portoient le nom respecté de M. de Rosni. On montra longtemps, dans le bois de Vincennes, un chêne au pied duquel S. Louis rendoit la justice ¹. « Maintefois ai vu, dit Joinville, que le bon » Saint après avoir oui messe en été, il se » alloit ébattre au bois de Vincennes et se » seoit au pied d'un chêne et nous faisoit » seoir tous auprès de lui, et tous ceux qui » avoient affaire à lui venoient lui parler » sans que aucun huissier ne autre leur don- » nât empêchement. » Il est peu de Français qui, ayant voyagé en Allemagne, n'aient visité le monument de Saltzbach, élevé à la

(1) JOINVILLE, *Collection des Mémoires de l'histoire de France*, tom. I^{er}. pag. 26.

mémoire de Turenne sur la place même où ce grand homme a péri; non loin de l'obélisque on voyoit le noyer sous lequel il s'étoit assis le matin du jour de sa mort: cet arbre, à moitié détruit par le temps, sembloit ne se soutenir dans les siècles que pour retracer l'image du vieux guerrier. De pauvres Français que leur existence errante conduisoit dans ce lieu, se croyoient un moment transportés sur le sol de la France et dans les beaux temps de son histoire¹.

Les Grecs, parvenus à la civilisation, ne se bornèrent plus à la vie primitive, et ils apportèrent à la campagne tous les goûts et toutes les occupations qu'elle inspire. C'est alors que l'on peut reconnoître chez eux cette distinction que nous avons faite plus haut entre la vie tranquille, les travaux champêtres et l'étude. Ce premier état se conservoit dans les vallées de l'Attique, de l'Arcadie, de l'Hélicon, où les peuples vi-

(1) Parmi les arbres historiques on peut encore placer les quatre pommiers que Henri IV avoit indiqué pour lieu de ralliement à son armée, et le groupe d'arbres qu'on a conservé dans la plaine de Saint-Denys pour marquer l'endroit où fut tué Anne de Montmorency.

voient heureux au milieu des temples de leurs dieux et des tombeaux de leurs ancêtres ; c'est là qu'ils chantoient les souvenirs de Daphnis et d'Orphée, héros de la vie pastorale. Ils attribuoient au premier l'invention de la Poésie ¹, à l'autre celle de la Morale, et cherchoient à leur ressembler par la pureté de leur cœur ou la culture de leur esprit. Euripide nous a conservé une peinture charmante de ces temps simples et de la vie orphique dans le caractère d'Hippolyte, au moment où ce prince offre à Diane une couronne de fleurs : recevez, dit-il ², ô déesse, la couronne que j'ai cueillie dans une prairie

(1) *Les chants des bergers de l'Arcadie ou de la grande Grèce étoient dans l'origine de simples airs de montagne, comme ceux que l'on connoît en Auvergne, et le rans des vaches en Suisse. On en peut juger par un fragment de la 10^e. idylle de Théocrite, intitulée Des moissonneurs. Ce poète, d'après des traditions conservées ainsi dans les montagnes, composa ses charmantes idylles, comme de nos jours, Macpherson profitant de quelques poésies Erses, fit les chants d'un poème guerrier. La tradition du Nord et le ciel nébuleux de la Calédonie devoient inspirer la guerre, et le beau climat de l'Attique les charmes du repos.*

(2) *HIPPOLYTUS, v. 73.*

où l'herbe épargnée par la faux n'est jamais profanée par l'avidité des troupeaux ; il est permis à l'abeille d'en sucer les fleurs arrosées par l'innocence, et ceux à qui la nature a accordé la tempérance peuvent seuls les cueillir : les méchans n'y ont point accès. Ornez-en votre tête céleste, soyez propice à la piété sincère et à la jeunesse timide ! Seul entre les mortels, j'ai vécu près de vous, je vous entends, je vous réponds sans vous voir. Faites, ô déesse, que je termine ma carrière comme je l'ai commencée !

Pour achever ce tableau, le poète nous présente les regrets de Phèdre portant sur les mêmes objets que le bonheur d'Hippolyte. Que ne puis-je, dit-elle ¹, m'occuper encore à puiser de l'eau pure dans la rosée de la source, et couchée dans la prairie émaillée de fleurs, me reposer à l'ombre des peupliers !

De même que le souvenir de Daphnis avoit été l'origine des poésies pastorales, de même celui d'Orphée fut le principe de l'institut de Pythagore et des autres sectes philosophiques.

(1) *HIPPOLYTUS*, v. 208.

Enthousiastes comme lui des beautés de la nature, les philosophes avoient choisi pour lieu de leurs séances et de leurs habitations des jardins situés près d'Athènes, entre les bords de l'Ilisse et ceux du Céphise; des bosquets de verdure étoient le lieu de leur séance, et des cabanes couvertes de chaume, leur demeure et celle de leurs disciples. Les Épicuriens étoient établis au centre, les disciples de Platon au Nord, et ceux d'Aristote au Midi; une allée d'oliviers et de myrtes séparoit les systèmes¹; et c'est au milieu de ces beaux sites de la campagne que se formoient les plus grands hommes de la Société. Tandis que l'Égypte cachoit dans ses temples mystérieux des pratiques austères, que les autres peuples se livroient à tous les genres de superstitions, Socrate, assis sous un platane dans les jardins de l'Académie, apprenoit aux hommes la morale, l'amour de l'ordre, et la pratique de toutes les vertus.

Deux de ses disciples, Xénophon et Platon, écrivirent son histoire et développèrent sa doctrine. Tous deux nous ont laissé d'ad-

(1) *PAUV*, *Recherches sur les Grecs*, tom. 1, section 1^{re}, § 4.

mirables exemples, l'un de la vie champêtre active, l'autre de la vie contemplative. Xénophon, plus homme d'état que philosophe, plus guerrier peut-être qu'homme d'état, met dans ses occupations et dans ses écrits la régularité d'un homme de guerre. Il emploie pour l'administration de ses biens, pour le gouvernement de sa maison, l'ordre qu'il avoit appris dans les armées. Ses heures étoient réglées ; chaque pièce de sa maison avoit sa destination, de même que chaque esclave son emploi. Enfin il nous a laissé dans ses *Économiques*, qui ne sont que le tableau de sa vie privée, les meilleures règles de conduite d'un grand propriétaire à la campagne ; c'est par elles que l'on peut juger de la vie que menotent les principaux d'entre les Grecs qui habitoient les riantes collines de l'Attique ou du Péloponèse. On y voit la succession de leurs exercices, tels que la chasse, l'équitation, les travaux agricoles, etc. A cette vie active de Xénophon, il est curieux d'opposer celle de Platon, entièrement consacrée à la contemplation et à l'étude : la raison sembloit conduire le premier dans toutes ses occupations, et le génie entraîner l'autre.

Platon étoit passionné pour les beautés de la nature avant de s'appliquer à l'examen de la morale et de la politique; il étoit poète avant d'être philosophe, et peut-être auroit-il égalé Homère s'il n'avoit voulu surpasser Socrate.

Cette disposition de caractères et de systèmes avoit dirigé ces deux personnages dans le choix des lieux qu'ils habitoient. Xénophon faisoit valoir près de Sélinunte un grand domaine composé de champs labourables, de vignes, de bois, de prairies, propre également à tous les genres de travaux champêtres ou d'exercices du corps, et Platon donnoit ses leçons au milieu des bosquets de l'Académie, du Gymnase, sur les bords fleuris des ruisseaux, à l'ombre de grands arbres, près des statues de Mercure et de l'Amour. Lui-même nous dépeint d'une manière charmante les lieux qu'il se plaisoit à parcourir, et qui sembloient l'inspirer: « mon Dieu, le bel endroit, s'écrie-t-il ! que ce platane haut et touffu plaît à la vue! les fleurs dont ces arbustes sont couverts répandent au loin un

(1) *PLATON*, in *Phædro*, au commencement.

agréable

agréable parfum. Qui ne seroit charmé de cette fontaine dont l'eau est si fraîche et si pure ! ses bords sont parés d'offrandes, et font voir qu'elle est consacrée aux nymphes et au fleuve Acheloïus. Sentez-vous ce doux zéphir qui rafraîchit l'air que nous respirons et qui mêle son souffle au chant harmonieux des cigales ! mais ce qui met le comble aux agrémens de ce lieu, c'est cette pente douce que la nature semble avoir exprès revêtue de gazon pour inviter ceux qui passent à s'y reposer. Non, Phèdre, vous ne pouviez m'amener dans un lieu plus délicieux ! Platon représente ailleurs trois vieillards discourant ensemble sur les lois, à l'ombre de hauts cyprès, et ces deux descriptions rappellent les beaux sites de nos jardins ¹ irréguliers.

On peut juger combien un séjour tranquille et agréable paroïsoit nécessaire à l'étude, par le testament de Théophraste ², qui distribue à ses disciples différens legs, suivant leurs caractères et leurs goûts. « Je donne,

(1) *PLATON*, au commencement du *Dialogue des Lois*.

(2) *DIOGÈNE-LAERCE*, in *Theophrasto*.

dit-il, à Callinus la métairie que j'ai à Stagire, Nélée aura mes livres, et je consacre mon jardin avec l'endroit qui sert à la promenade et tous les logemens qui appartiennent au jardin, à ceux de mes amis que je spécifie dans ce testament, et qui voudront s'en servir pour passer le temps ensemble et s'occuper de la philosophie; parce qu'il est impossible que tout le monde puisse voyager. Je stipule cependant qu'ils n'aliéneront point ce bien, et que personne ne se l'appropriera en particulier; mais qu'ils le posséderont en commun comme une propriété sacrée, et en jouiront amicalement. Ceux qui auront part à ce don sont Hipparque, Nélée, Straton, etc. Il dépendra pourtant d'Aristote, fils de Mydias et de Pythias, de participer au même droit s'il a du goût pour la philosophie; et alors les plus âgés prendront de lui tout le soin possible, afin de lui faire faire des progrès. On m'enterrera dans le lieu du jardin qu'on jugera le plus convenable, sans faire aucune dépense superflue pour mon cercueil ou pour mes funérailles. » Ces Sages se transmettoient ainsi leurs héritages et leurs tombeaux, et l'union qui régnoit entre eux leur

tenoit lieu de parenté. *C'étoit une génération qui ne s'éteignoit jamais, sans pourtant se reproduire*, suivant la belle expression de Plin¹ en parlant des Esséniens. Leur revenu s'augmentoit par des donations semblables, et toutes les sectes, quoique divisées entre elles de doctrine, s'accordoient toutes sur le bonheur de la vie tranquille. Epicure fit un testament à peu près semblable à celui de Théophraste, et les habitations de ses disciples, d'accord avec son système, étoient beaucoup mieux entretenues, leurs jardins plus agréables que ceux des autres ; tandis que les Stoïciens, qui seuls s'écartoient de ces idées douces, faisoient entendre leur morale sévère sous les réguliers portiques d'Athènes près des statues des grands hommes. Les poètes, semblables aux philosophes, étoient passionnés pour le repos et la vie oisive, *otii quietisque cupidissimi*². Délicieuse Cyparisse, chantoit Pindare, reçois mon hom-

(1) Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in quâ nemo nascitur. *Liv. v, ch. xxi.*

(2) *VELLEIUS PATERCULUS, Hist., L. I, VII, en parlant d'Hésiode.*

mage ! Chez toi je ne possède qu'un peu de terre, mais j'y vis en paix, exempt de larmes et de soucis rongeurs.

Nous parlerons dans un autre article des habitations des Grecs, de leurs jardins, n'ayant eu pour but, dans celui-ci, que d'indiquer les différentes dispositions qui leur faisoient aimer la campagne. Ces institutions se soutinrent long-temps encore sous la domination des Romains, qui, maîtres du monde, occupent seuls tous les siècles suivans et commencent une nouvelle époque dans l'histoire des hommes.

Rome n'estima la Grèce qu'après l'avoir dévastée, et lorsqu'elle ne méritoit plus les hommages qu'elle lui rendit ; mais elle lui dut cependant ses arts et sa législation. Ses guerriers barbares furent civilisés¹ par les peuples qu'ils vainquirent. Bientôt on les vit suspendre leurs couronnes de laurier au soc de leurs charrues, *et les champs du Latium s'enorgueillirent d'être cultivés par des*

(1) Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio.....

Hor. Ep. 1, L. 11, v. 156.

mains triomphantes ¹. Chacun , dans l'origine, ne pouvoit posséder que quatre arpens de terre qu'il labouroit lui-même, n'ayant ni le droit ni les moyens de nourrir des esclaves: les terres n'en étoient que mieux cultivées , comme elles le sont en général dans les pays de petite culture ; mais les bâtimens étoient peu commodes , et les productions peu abondantes. C'est ainsi que vivoient Regulus, Curius Dentatus, Fabricius, et surtout Cincinnatus, que son amour pour les champs a rendu aussi célèbre que ses victoires. L'usage de diriger au moins les travaux de ses terres, fit tourner au profit de l'agriculture toutes les connoissances que donnent une longue habitude et l'expérience des temps. Il devoit être en honneur de se distinguer par quelques progrès dans une science que tout le monde étoit obligé de connoître; c'est pourquoi les Anciens s'honoroient de porter des surnoms pris des différentes productions dont ils avoient enrichi la culture. Je n'examinerai point ici quel étoit le produit des terres, les différens procédés de labour, de semence, de récolte,

(1) *Vomere laureato et triumphali aratore. PLINE, L. XVIII, ch. III.*

cette question a été traitée en détail, et intéresse principalement les amateurs de l'agriculture; il suffit d'observer que les habitations étoient divisées à peu près comme de nos jours, en maison du propriétaire, et en fermes; ces deux sortes d'édifices contigus l'un à l'autre étoient plus ou moins considérables, suivant l'étendue du terrain et le caractère du maître. Le sévère Caton n'avoit qu'une espèce de chaumière où tout étoit consacré à l'exploitation; là il mettoit en pratique les préceptes qu'il nous a laissés sur l'agriculture.

Scipion habitoit à Linterne une maison de campagne assez semblable à un château fort ¹,

(1) *Pline dit également que Marius fit régner dans la distribution de sa maison de campagne et de ses jardins l'ordonnance des camps. Il semble en effet qu'un vieux guerrier, pour qui les champs et les bois ont toujours été le théâtre de manœuvres militaires, doit trouver leur aspect bien monotone lorsqu'il n'a plus de rapport avec sa vie passée : il se sert alors de ces mêmes objets pour représenter les circonstances qui l'ont le plus intéressé ; il y consacre les bois, les eaux, les fleurs. Le parc de Blenheim, avant d'avoir été changé par Brown, étoit une imitation de la bataille de ce nom. On voit dans un château du comté de Suffolk, en Angleterre, le plan d'un*

qui se trouvoit ainsi analogue à sa vie guerrière; Sénèque nous en a laissé la description suivante ¹. « C'est de la maison de campagne de Scipion l'Africain que je vous écris, après avoir rendu hommage aux Mânes de ce grand homme sur une éminence où je soupçonne que reposent ses cendres. Je ne doute pas que l'âme de ce héros ne soit remontée au ciel d'où elle étoit descendue, non parce qu'il a commandé de nombreuses armées, mais à cause de sa modération merveilleuse et de sa rare piété. »

« J'ai vu sa maison de campagne, bâtie en pierres de taille, environnée d'un mur

jardin planté par Le Nôtre, dans lequel chaque massif est disposé sous la forme d'un régiment et en porte le nom. La maison de sir Sidney Smith, à Douvres, a la forme et la couleur d'un vaisseau sur le chantier; comme la mer baigne un des côtés des murs, l'illusion est complète. Un de nos généraux distingués, retiré à Choisy-sur-Seine, s'étoit composé un parterre, de fleurs que l'on renouveloit toute l'année. Chaque compartiment avoit sa couleur et son intention, et d'un balcon de sa maison le général envisageoit toute sa petite armée, qui lui rappeloit ses souvenirs chéris :

..... veteris vestigia flammæ. *Æn. L. IV, v. 23.*

(1) *Epist. 186.*

qu'entouroit une forêt, et flanqué de tours qui lui servoient de fortifications; au bas de la maison et des jardins est une citerne profonde, le bain est étroit et sombre : ce fut un grand plaisir pour moi de comparer les mœurs de Scipion avec les nôtres. C'étoit dans ce réduit obscur que ce héros, la terreur de Carthage, à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois, baignoit son corps fatigué des travaux de l'agriculture, après s'être exercé par des ouvrages pénibles et avoir dompté la terre selon la coutume des anciens Romains. » En butte aux intrigues de Rome, il ne trouvoit de repos qu'éloigné de la ville et dans l'oubli total des affaires publiques. « J'ai souvent oui dire (dit Crassus ¹) à mon beau-père Scævola, que son beau-père Lælius alloit presque toujours à la campagne avec Scipion, et que sitôt qu'ils pouvoient rompre leurs chaînes et mettre le pied hors de Rome, ils devenoient comme des enfans. Je n'oserois le dire de ces grands hommes, mais enfin Scævola m'a conté mille fois que quand ils étoient en-

(1) *Cic. De Orat. L. II.*

semble à Gaëte ou à Laurentum, ils se plaisoient à ramasser des coquillages et des petits cailloux, et qu'il n'y avoit point de jeux et de folies qu'ils ne fissent pour s'amuser ¹. »

Cette race d'anciens Romains, sans ambition et sans mollesse, s'éteignit sous le règne d'Auguste ; et près de leurs simples demeures on vit s'élever les palais de Lucullus, de Claudius, qui paroissoient des villes entières ; les *Albanum* de Pompée, de Marius, de Sylla, peuplés d'une multitude d'esclaves. Il en étoit de ces édifices comme des monumens élevés aux frais de l'État. Les ouvrages du temps de la république avoient été grands et majestueux, mais seulement utiles ; c'étoient des aquédues, des cloaques, des voies militaires : bientôt on ne parla plus que de temples magnifiques, d'amphithéâtres en pierre,

(1) *Parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, dit Montaigne, il n'est rien qui luy donne plus de grace que de le voir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et joüer à cornichon, va devant le long de la marine avec Lælius : et s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatoüillant à représenter par escrit en comédies, les plus populaires et basses actions des hommes.* ESSAIS, L. III, page 527.

de thermes et de naumachies, où tous les métaux précieux, tous les marbres de l'Orient furent prodigués. Les mœurs changèrent à Rome en même temps que la constitution de l'empire : cette ville superbe, qui donnoit au monde des lois ou des chaînes, n'inspiroit plus à ses habitans cet attachement exclusif et passionné qu'elle avoit excité lorsque sa fortune étoit incertaine. Le sentiment de la patrie se resserre à mesure que la patrie s'étend. La victoire ne cause plus d'enthousiasme, lorsqu'elle ne procure plus d'avantages. Les Romains trouvant partout des victimes et nulle part des compatriotes, fatigués de domination au dehors et d'esclavage au dedans, ne pensoient plus qu'à se procurer un asyle pour finir leurs jours, un tombeau pour renfermer leurs cendres.

Sit mee sedes utinam senectæ ;

Sit modus lasso maris et viarum

Militicæque ¹.

Le goût pour la campagne devint alors la passion dominante. Aux travaux agricoles, seules jouissances des champs avant cette épo-

(1) *HOR. L. II, Od. 6.*

que, se joignirent les plaisirs que procure l'étude de la nature, des lettres et de la philosophie. Les progrès dans les sciences parurent les seules conquêtes dont on pouvoit encore être flatté, et les plaisirs des sens, préférables à ceux de l'imagination. Le gouvernement modéré d'Auguste permit à chacun de choisir parmi les occupations de la vie retirée celles qui convenoient le plus à son caractère. Les uns, comme Lucullus, Crassus et Claudius, étaloient à la campagne les richesses qu'ils avoient bien ou mal acquises dans leurs divers emplois; d'autres, comme Horace, Catulle, Lucrèce, Propertius, Gallus, menoient à la campagne la vie tranquille et sage des disciples d'Epicure. Cicéron, dans les beaux temps de la république, y représentoit Platon, dont il suivoit l'exemple et la doctrine. Auguste lui-même, pour condescendre peut-être à ce goût général, eut l'air de le partager. Il parloit sans cesse du besoin qu'il avoit de repos, *ut sibi pararet otium*¹. Je ne vous demande, disoit-il aux Romains, pour toute marque de votre recon-

(1) SEN. in libro de brevitate vite.

naissance, que de me permettre de vivre tranquille ¹. Cette apparence de philosophie prouvoit moins sa modération que le goût dominant de son siècle.

Le mérite, qui se bornoit quelque temps avant à posséder les terres les mieux cultivées, les champs les plus fertiles, consistoit alors à réunir les bâtimens les plus considérables, des parcs enrichis des statues de la Grèce, des arbres de l'Asie, des marbres de l'Orient. Cicéron lui-même avoit donné l'exemple de ce genre de luxe et lui trouvoit quelque chose de noble. Je désire (écrivait-il à Atticus ²) me procurer des jardins au-delà du Tibre, surtout à cause de l'honneur qui me semble attaché à ces sortes de possessions. Il y auroit dans les environs une maison de campagne à acquérir, dit-il ailleurs ³; mais elle n'a ni cette grandeur ni cette propreté

(1) *DION, Discours d'Auguste aux Romains.*

(2) Cogito trans Tiberim hortos aliquos parare, et quidem ob hanc causam maxime. Nihil enim video quod tam celebre esse possit. *CIC. ad Att. L. XII, Ep. 20.*

! (3) Villula sordida et valde pusilla; nihil agri; ad aliam rem loci nihil, satis ad eam quam quaero. Sequor celebritatem. *CICER. ad Att. L. XII, Ep. 27.*

en quoi consiste la célébrité que je cherche. » On mettoit une attention particulière à bien choisir la situation des maisons de campagne : la plupart s'avançoient dans la mer ¹, ou dominoient les belles plaines des environs de Rome. Les lieux les plus fréquentés étoient les collines de Tibur ², aujourd'hui Tivoli; la fraîche Préneste ³, la montueuse Sabine, et surtout Bayes, célèbre par ses eaux ⁴, Bayes consacré à Vénus et aux Amours ⁵. Les Romains y varioient à l'in-

- (1) Cùm jam fessa dies, et in æquora montis opaci
Umbra cadit, vitreoque natant prætoria ponto.

STAT. SYLV. L. II, Surrent. Poll.

Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus : huc frequens
Cæmenta demittit redemptor
Cum famulis, dominusque terræ
Fastidiosus.

HOR. L. III, Od. 1.

- (2) Sed quæ Tibur aquæ fertile præfluunt,
Et spissæ nemorum comæ.

HOR. L. IV, Od. 3.

- (3) Æstivæ Præneste deliciæ.

FLORUS, L. I, cap. 4.

- (4) Nullus in orbe sinus Baiis præluceat amænis.

HOR. Ep. 1, L. 1.

- (5) Littus beatæ Veneris, Baias.

MART. L. V, Ep. 81.

fini leurs amusemens. Le mot *Rusticari* comprenoit la chasse, la pêche, l'exercice à cheval, à pied¹, en litière, la lecture, etc. Il comprenoit même le repos et la perte du temps, le *dolce far niente* de l'Italie. J'ai pris tellement de goût pour le repos, dit Cicéron², que l'on ne peut m'en arracher : tantôt je m'amuse de mes livres, tantôt je compte les flots de la mer, qui baignent ma maison. Auguste pêchoit à la ligne³, et Martial apprivoisoit des poissons⁴. Tandis que Varron, Columelle, Palladius, Caton le censeur, considérant l'agriculture comme une science, écrivoient pour avancer ses progrès, Virgile en peignoit les travaux pour en faire connoître le bonheur.

(1) *Ambulatio et gestatio*

Sed gestatio, fabula, libelli,
Campus, porticus, umbra, virgo, thermæ;
Hæc essent loca semper, hi labores.

MART. L. V, Ep. 20.

(2) Sic enim sum complexus otium, ut ab eo divelli non queam. Itaque aut libris me delecto, quorum habeo Antii festivam copiam: aut fluctus numero. CICER. ad Att. L. II, Ep. 6.

(3) Animi laxandi causa, modo piscabatur hamo.

SUET. de Aug., cap. 83.

(4) MART. L. IV, Ep. 30.

Il décrit également les occupations des laboureurs ¹ et la vie oisive des bergers ², la richesse des productions des champs et les scènes solitaires des forêts. Tout est animé dans les Géorgiques. Tout est calme et mystérieux dans les Eglogues. On voit dans les unes l'activité de la campagne, dans les autres sa douceur et son repos. Virgile fait déplorer à ses bergers le malheur des temps, qui trouble seul leur douce existence; il leur fait chanter les regrets de quitter une patrie qu'ils chérissent ³; le bonheur ⁴ de revoir, après une longue absence, le toit paternel couvert

(1) Quid faciat lætas segetes: quo sidere terram
Vertere..... *VIRG. Georg. L. I, et*
le charmant Episode du vieillard qui cultive son jardin, dans le 1^r. livre des Géorgiques, v. 125.

(2) patulæ recubans sub tegmine fagi.
VIRG. Ecl. 1.

(3) En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespitem culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?
VIRG. Ecl. 1.

(4) Vos quoque felices quondam, nunc pauperis agri
Custodes, fertis munera vestra, Lares.
.....
Non ego divitias patrum, fructusque requiro,
Quos tulit antiquo condita messis avo.

de chaume. Tibulle, comme lui, avoit retrouvé une partie de l'héritage de ses pères : et bornant tous deux leurs désirs à leur fortune ¹, ils suivoient la philosophie de Lucrèce, dont ils avoient imité l'un et l'autre le style descriptif ².

Plus épicurien encore dans ses mœurs et dans ses principes, Horace nous a vraiment laissé le tableau de la vie indépendante du philosophe et de l'homme de lettres. Sa maison, située à Tibur dans le pays des anciens ³ Sabins, réunissoit les qualités que les Romains cherchoient le plus, la salubrité, la fraîcheur et une belle végétation; elle do-

Parva seges satis est : satis est , requiescere tecto
Si licet, et solito membra levare toro.

TIB. L. I, EL. 1.

(1) Regum æquabat opes animis.

VIRG. Georg., L. IV.

(2) Attamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora habebant;
Præsertim cum tempestas ridebat, et anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas.

LUCRET., L. V.

(3) Satis beatus unicus Sabinis. *HOR. Od. 18, L. II.*
. Opera agro nona Sabino.

HOR. Sat. 7, L. II.

minoit

minoit une vallée ¹ couverte de bois, d'où l'on entendoit le bruit de la source Albulnea, et l'Anio ou le Teverone ² qui se précipitoit sur des rochers. Satisfait de ce séjour, qu'il tenoit des bienfaits de Mécène ³, il ne demandoit plus rien à son ami ⁴ : quelques champs labourables, un jardin, une source près de l'habitation, un petit bois, tels avoient été ses désirs ⁵, et les dieux lui avoient accordé davantage.

C'est là qu'errant au milieu des vergers arrosés de mille ruisseaux ⁶, ou dans le bois sacré de Tibur, il composoit ses éloges de la

- (1) opacâ
 Valle.....
 Hæ latebræ dulces..... *HOR. Ep. 16, L. 1.*
- (2) domus Albunæ resonantis
 Et præceps Anio..... *HOR. Od. 7, L. 1.*
- (3) Nec potentem amicum
 Largiora flagito. *HOR. Od. 18, L. 11.*
- (4) Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
 Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
 Et paulum Sylvæ super his foret.
- (5) Auctius atque
 Di melius fecere. Bene est.
HOR. Sat. 6, L. 11.
- (6) ac Tiburni lucus, et uda
 Mobilibus pomaria rivis. *HOR. Od. 7, L. 1.*

campagne, ses satyres sur Rome, et ses préceptes pour les poètes ¹. Là, il chantoit Lalagé au doux sourire ², au doux langage, ou bien Chloé, pour laquelle il auroit voulu mourir si les dieux avoient consenti de la préserver à ce prix ³. Quelquefois accablé par la chaleur ⁴, il appuyoit sa tête sur un rocher couvert de mousse ⁵, et s'endormoit à l'ombre d'un chêne antique ⁶ et au bruit d'une source qui tomboit lentement du milieu des rochers ⁷.

- (1) Circa nemus uvidique
Tiburis rivos, operosa parvus
Carmina fingo. *HOR. Od. 2, L. IV.*
- (2) Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem. *HOR. Od. 22, L. 1.*
- (3) Pro qua non metuam mori,
Si parcent animæ fata superstiti.
HOR. Od. 9, L. III.
- (4) nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
HOR. Od. 1, L. 1.
- (5) . . . Musco circumlita saxa. . . *HOR. Ep. 10, L. 1.*
- (6) . . . Modò sub antiqua ilice. *HOR. Od. 2, L. V.*
. . . sub alta vel platano, vel hac
Pinu jacentes. *HOR. Od. 11, L. II.*
- (7) . . . cavis impositam ilicem
Saxis, undè loquaces
Lymphæ desiliunt. . *HOR. Od. 13, L. III.*

Le soir, assis sous le portique de sa maison avec quelques amis du voisinage, il faisoit des repas que les dieux auroient enviés ¹. Jeunes-gens ², disoit-il à ses esclaves, apportez des parfums et des roses, faites-nous des couronnes de myrte ³, dites à la belle *Neera* de venir nous trouver ⁴, et de nouer de fleurs ses beaux cheveux! mais surtout apportez de mon vieux vin de Cæcubè ⁵, supérieur à celui des pontifes ⁶. Mes amis, videz cette amphore, elle est née en même temps que moi ⁷, sous le consulat de Manlius; buvons sans

(1) O noctes, cœnæque Deûm!... *HOR. Sat. 6, L. 11.*

(2) I, pete unguentum, puer, et coronas.
HOR. Od. 14, L. 111.

(3) apricos necte flores,
Necte meo *Lamiæ* coronam.
HOR. Od. 26, L. 1.

. . . . viridi nitidum caput impedire myrto.
HOR. Od. 4, L. 1.

(4) Dic et argutæ properet *Neeræ*,
Myrrheum nodo cohibente crinem.
HOR. Od. 14, L. 111.

(5) Cæcubum
Cellis avitis. *HOR. Od. 37, L. 1.*

(6) Pontificum potiore cœnis. *HOR. Od. 14, L. 11.*

(7) nata mecum, consule Manlio.
HOR. Od. 21, L. 111.

crainte, le vin adoucit les chagrins des sages ¹ et rétablit l'espérance dans les cœurs ² abattus; et pourquoi songerions-nous aux peines de la vie! déjà la nuit du trépas s'avance ³, les ombres des mânes errent autour de nous, tôt ou tard il faudra se rendre au palais de Pluton, et de tous les beaux arbres que nous avons plantés, le cyprès seul ⁴ suivra son maître.

Telle étoit à peu près l'existence des Romains les plus célèbres de ce temps. La doctrine d'Epicure étoit devenue le sentiment général; elle paroissoit même avoir cessé d'être immorale depuis qu'elle n'étoit plus impolitique. Les particuliers avoient moins besoin des anciennes vertus, lorsque l'État ne

- (1) tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo. *HOR. Od. 21, L. III.*
- (2) Tu spem reducis mentibus auxiliis.
HOR. Od. 21, L. III.
- (3) Jam te premet nox, fabulæque Manes,
Et domus exilis Plutonia... *HOR. Od. 4, L. 1.*
- 4) Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
HOR. Od. 14, L. 11.

réclamoit plus les anciens services; ils ne se devoient qu'à eux-mêmes; et l'oisiveté, qui jadis eût été une honte, étoit en quelque sorte un état reconnu que l'on n'avoit pas besoin d'acheter par l'âge, par les fatigues ou les malheurs. La douceur de cette existence se faisoit depuis long-temps sentir aux âmes les plus fortes, et Cicéron lui-même l'auroit adoptée, si l'amour de la vertu ne lui avoit fait suivre le système de Platon, comme l'amour de la patrie l'entraînoit dans les affaires publiques. Combien de fois ne le vit-on pas regretter sa gloire et calculer ses obligations pour tâcher de s'y soustraire, lorsqu'il sentoit l'inutilité de ses démarches. Il examinoit alors jusqu'à quel point on étoit maître de suivre ses penchans; s'il est permis dans les temps de troubles à un bon citoyen de rester à l'écart; si, après avoir tout fait pour sa patrie, on ne peut pas faire quelque chose pour soi-même et pour sa famille, et laisser le soin des affaires à ceux qui tiennent le gouvernail. Elevé dès l'enfance au milieu des beautés de la nature, il avoit appris à ex

(1) *CICER. ad Att. L. IX, Ep. 4.*

sentir tout le prix. La maison de ses pères étoit située près d'Arpinum, dans un des lieux les plus agréables que l'on puisse voir; le Fibrene, qui baignoit ses murs, se divisoit en deux bras pour former une île remplie d'arbres et de plantes, et venoit se jeter par une chute très-haute dans le Liris. La clarté, la fraîcheur, la rapidité de l'eau qui descendoit avec un doux murmure entre les rochers, la verdure des bords, l'ombre des peupliers, la cascade naturelle du Fibrene, que Cicéron s'est plu à nous décrire lui-même¹, faisoient de ce séjour un lieu enchanteur; il est encore célèbre en Italie sous le nom d'*isola di sora*. C'est de là que ce grand homme partit pour se livrer à l'étude et aux affaires publiques, pour sauver Rome, être appelé le père de la patrie, et se distinguer également dans l'éloquence et les belles-lettres, jusqu'au moment où l'exil vint interrompre cette brillante carrière. De retour à Rome et rentré dans la possession de ses biens, il s'appliqua à rétablir ses maisons de campagne et à en acheter de nouvelles; tout le temps qu'il

(1) *CICER. De Legib. L. II.*

pouvoit dérober au barreau et aux affaires publiques, il le passoit à Tusculum, à Formie, à Antium, à Asture, à Pouzzoles, qu'il choisissoit suivant les différentes saisons de l'année ou les différentes situations de son esprit. Tusculum étoit le lieu qu'il préféroit à tous les autres et qu'il avoit orné avec le plus de luxe et de goût. Enthousiaste de la philosophie des Grecs il avoit voulu en imiter jusqu'aux moindres usages. Il avoit cherché à reproduire les lieux qu'habitoient les philosophes et à présenter une image fidèle de la vie qu'ils menoient, comme il traduisoit et analysoit leurs systèmes peu connus encore des Romains. A cet effet il fit bâtir des portiques ¹, planter des jardins comme à Athènes; il leur avoit donné le nom de gymnase et d'académie, et dans les conférences philosophiques qu'il tenoit avec ses amis, il observoit les mêmes pratiques que dans l'ancienne Grèce. La forme même de

(1) *Digna memoratu villa est ab Averno lacu Puteolos tendentibus imposita litori, celebrata porticu ac nemore, quam et vocabat Cicero Academiam, ab exemplo Athenarum.*

PLIN. XXXI, cap. 3. — Cic. de Fin. v, cap. 4.

ses entretiens, qu'il rédigea sous le nom de *Tusculanes*, rappelle entièrement les dialogues de l'ancienne Ecole. Ces entretiens se passaient dans une prairie, près de la statue de Platon, et rouloient ordinairement sur quelques sujets de morale et de politique. « Dans la nécessité où je suis¹, disoit-il, de renoncer aux affaires publiques, je n'ai pas d'autre moyen de me rendre utile qu'en instruisant les hommes et en travaillant à la ré-

(1) Quod enim munus reipublicæ afferre majus, meliusve possumus, quam si docemus atque erudimus juventutem?..... Dabunt igitur mihi veniam, mei cives, vel gratiam potius habebunt, quod, cum esset in unius potestate respublica, neque ego me abdididi, neque deserui, neque affixi, neque ita gessi, quasi homini aut temporibus iratus: neque ita porro aut adulatus, aut admiratus fortunam sum alterius, ut me meæ pœniteret. Id enim ipsum a Platone philosophiaque dediceram, naturales esse quasdam conversiones rerum publicarum, ut eæ tum a principibus tenerentur, tum a populis, aliquando a singulis. Quod cum accidisset, nostræ reipublicæ, etc. *CICER. de Divinat., L. II. 4-7.*

— Ego vero, cum forensibus operis, laboribus, periculis, non deseruisse mihi videar præsidium, in quo a populo romano locatus sim: debeo profecto, quantumcumque possim, in eo quoque elaborare, ut sint opera, studio, labore meo doctiores cives mei.... *CICER. de Finib. L. I. 10.*

formation des mœurs. Je me flatte donc que non-seulement mes concitoyens me pardonneront, mais qu'ils auront peut-être quelques grâces à me rendre de ce qu'après avoir vu tomber le gouvernement au pouvoir d'un seul, je ne me suis ni dérobé absolument au public, ni livré sans réserve à ceux qui s'étoient saisis de l'autorité; et j'ai su garder un juste tempérament entre la soumission aveugle pour la fortune d'autrui et l'abattement excessif dans la mienne. J'ai appris de Platon et de la philosophie, que ces révolutions d'état sont naturelles, et que les gouvernemens passent quelquefois d'un petit nombre à plusieurs et de plusieurs à un seul. Tel a été le sort de notre république. Quand je me suis vu chassé de mon rang et dépouillé de ma dignité, je me suis livré à l'étude pour y trouver tout à la fois et le remède à mes peines, et le moyen de me rendre aussi utile à ma patrie que je pouvois l'être encore. Mes livres ont pris la place de mes séances au sénat et de mes discours au peuple, et j'ai substitué les méditations de la philosophie aux raisonnemens politiques et aux soins de l'État. »

Cicéron avoit à chacune de ses maisons de campagne une bibliothèque : l'étude et la jouissance tranquille d'un beau séjour le consolent ainsi de la vie obscure à laquelle il se trouvoit réduit. « J'aimerois mieux ¹, écrit-il à Atticus, être assis avec vous sur le petit banc qui est au-dessous de votre buste d'Aristote, que sur la chaire curule de ceux qui nous gouvernent. » Mais cette existence nouvelle ne fut pas pour lui de longue durée, un chagrin plus cruel que les autres vint empoisonner les dernières années de sa vie; sa fille Tullie, qu'il aimoit avec passion, mourut tout d'un coup à la fleur de son âge.

Après cet événement, Cicéron se retira dans la terre d'Atticus, où il ne vouloit voir personne; ses livres étoient sa seule société, et il ne s'occupoit qu'à feuilleter ceux où il pouvoit trouver quelque secours contre la tristesse. Cette retraite ne lui paroissant pas encore assez solitaire, il se rendit dans une de ses maisons, qu'il nomme Astura, proche

(1) *Maloque in illa tua sedecula, quam habes sub imagine Aristotelis, sedere, quam in istorum sella curuli.* CICER. *ad Att. L. 1^{re}, Ep. 10.*

de celle d'Antium, et l'endroit du monde le plus propre à nourrir sa mélancolie. Là, écrivoit-il à Atticus, je vis sans commerce avec les hommes. Dès la pointe du jour je m'enfonce dans l'épaisseur des bois, et je n'en sors que le soir. Après vous, rien ne m'est si cher que ma solitude; je n'ai d'autre entretien qu'avec mes livres : s'il est interrompu, c'est par mes larmes, dont j'arrête le cours autant qu'il m'est possible; mais je n'en ai pas toujours la force. » Ce grand homme fut assassiné à sa terre de Formie, qu'il ne voulut pas abandonner, préférant, disoit-il, finir ses jours dans le sein de sa patrie que d'aller vivre sur une terre étrangère. C'est ainsi que dans nos temps de proscription on a vu des hommes confians et généreux ne pas pouvoir se résoudre à quitter les lieux qu'ils avoient embellis et les pauvres qui ne vivoient que de leurs bienfaits. Bientôt ils étoient arrachés de leurs campagnes chéries, et les réclamations des malheureux en leur faveur ne pouvoient les sauver : la reconnoissance étoit alors un crime autant que la vertu.

La campagne, l'objet de tous les désirs, de tous les goûts, sous le règne d'Auguste, de-

vint bientôt le refuge de toutes les persécutions sous les autres empereurs ; c'est là que les Patriciens cachoient le danger de leurs richesses et de leur nom, et que les malheureux échappés au désastre de leur famille venoient ensevelir leur misère.

Un *Corvinus* étoit réduit à garder les troupeaux dans les champs Laurentins ¹, et le vertueux Agricola, malgré sa prudence et sa modération, malgré son éloignement de la Cour et des affaires, ne put éviter de succomber sous la haine dissimulée de Domitien.

La persécution et la solitude avoient imprimé aux caractères de la plupart des Romains de ce temps une sorte d'humeur sombre qui leur faisoit préférer pour leurs habitations les lieux les plus sauvages et les plus retirés ; elle les dirigeoit aussi dans la manière de les embellir, tandis que le goût de la magnificence introduisoit d'un autre côté dans les jardins de quelques gens riches un genre symétrique et régulier, opposé aux beautés naturelles. La description que Plîne nous a

(1) Laurenti custodit in agro
 Conductas Corvinus ovis. . . . *JUVEN. Sat. 1.*

laissée de son Laurentum et de sa maison de Toscane, semble être celle d'une maison de campagne des environs de Paris, il y a soixante ans. On y voyoit des parterres de buis, taillés en toutes sortes de formes d'animaux, en lettres de l'alphabet ; des allées droites, et des bassins garnis de marbres ; mais ce genre étoit blâmé par les bons esprits et passoit pour un goût dépravé ¹. Cicéron en fait la critique dans plusieurs endroits de ses écrits ², et Juvénal s'en moque dans une de ses satyres ³. On s'est trompé, je pense, en prenant cette description de Pline pour modèle du style des jardins chez les Romains ; de même

(1) *Ce qui prouve que le goût de Pline n'étoit pas toujours bien pur, c'est l'horreur qu'il avoit pour le cyprès, qu'il trouve obscur, triste et d'une mauvaise odeur : odore violenta (L. XVI, 33) : tandis que l'on étoit généralement d'accord sur sa beauté, et qu'Homère vante son parfum εὐώδης κωνάριστος. (Od. V, 64.)*

(2) *Equidem, qui nunc primum huc (in insulam quæ est in Fibreno) venerim, satiari non queo : magnificasque villas, et pavimenta marmorea, et laqueata tecta contemno. Ductus vero aquarum, quos isti Nilos et Euripos vocant, quis non cum hæc videat, irriserit? CICER. De Legib. L. II.*

(3) *JUVÉNAL, Sat. III, v. 20.*

que l'on a eu tort d'adopter pour type de celui des Grecs, le verger d'Alcinoüs dans Homère, et le quinconce de Cyrus dans Xénophon; cette peinture de lieux symétriques ne se rencontre qu'une seule fois dans les auteurs anciens, tandis que leurs ouvrages sont pleins de louanges des beautés irrégulières qui entouroient les habitations, et en faisoient le principal charme.

..... *laudo ruris amœni*

Rivos, et musco circumlita saxa, nemusque ¹.

C'étoit partout des grottes couvertes de mousse et de violettes. Des antres sauvages ornés de guirlandes de vigne et de lierre, des ruisseaux coulant à travers les bosquets rafraîchis par le vent, des bois épais, des lacs d'eau vive, et surtout ces lieux de délices, nommés *Nymphées*, qui réunissoient la clarté et la fraîcheur des eaux à la grandeur des arbres. Il est pénible de devoir citer à l'appui de cette opinion l'exemple des jardins de Néron, décrits par Tacite. Quelque beaux que soient les ouvrages d'un tyran, il semble qu'ils portent l'empreinte de ses crimes;

(1) *Hor. Ep. 10, L. 1.*

mais après ce premier mouvement d'indignation, l'homme sensé et impartial examine les productions des siècles en elles-mêmes, et juge par elles de l'état où se trouvoient les Arts à telle ou telle époque. La description de Tacite est curieuse en ce qu'elle montre combien les jardins irréguliers adoptés par Cicéron, Varus et Mécène, avoient été perfectionnés depuis le siècle d'Auguste, et combien ils étoient cependant inférieurs encore à ce qu'ils furent sous les empereurs Hadrien, Dioclétien et leurs successeurs. Je tâcherai, dans le cours de cet ouvrage, de donner une idée des jardins des Anciens fondée sur d'autres autorités que celles qui ont été employées jusqu'à ce jour.

Pline vivoit dans ses maisons de campagne, à peu près comme les philosophes dont nous avons parlé, mais avec plus d'indépendance et de dignité. Au lieu d'être, comme Virgile, protégé par Auguste, ou comme Lucain et Sénèque, opprimé par Néron, il étoit l'ami de Trajan : sa correspondance, l'étude et la promenade partageoient tout son temps. Sa maison étoit bâtie avec une recherche extraordinaire ; elle contenoit des salles pour

les différentes saisons de l'année et les différentes parties du jour : la plupart étoient rafraîchies par des courans d'eau vive qui circuloient dans des canaux de marbre ; les détails qu'il donne des agrémens qu'elles renfermoient , rappellent les descriptions des auteurs arabes et les édifices mauresques encore existans. Outre le Laurentum et sa maison de Toscane, Pline possédoit plusieurs habitations sur le lac de Cosme , près du lieu de sa naissance. Un autre philosophe , quatorze siècles après , rétablit une de ces maisons, et y consacra comme lui à l'étude une vie indépendante et douce. L'évêque Paul Jove nous a laissé une description charmante de ce lieu ¹. On peut juger par elle que Pline savoit aussi choisir et apprécier les beautés naturelles, et que le caprice d'une mode bizarre n'avoit pas détruit en lui tout sentiment du vrai beau. « Au bord de ce lac transparent, dit Paul Jove, au milieu des bosquets pleins de fraîcheur et de silence, est située ma demeure, séjour heureux d'un repos d'or, *aureæ quietis*, asyle paisible d'une

(1) Musæi Joviani descriptio.

liberté que l'on désire plus souvent qu'on ne l'obtient. Là, mes regards se portent sur des rivages plantés de lauriers et de myrtes, sur des coteaux chargés de vignes, et dans le lointain j'aperçois les villes, les promontoires, et les sommets naissans des Alpes couverts de bois, de pâturages, et égayés par les troupeaux qui les parcourent. Lorsque la surface du lac n'est pas agitée, j'observe, dans le fond, des marbres ruinés, des colonnes brisées et des restes de pyramides, souvenirs des décorations du port. Ma maison est ornée des statues d'Apollon, des Muses, de Minerve et de Mercure. Elle est disposée de telle manière que l'on n'y éprouve ni les chaleurs de la canicule ni les froids rigoureux de l'hiver ; c'est là que je désire passer ma vie dans les délices du repos, et s'il plaît aux Muses qui habitent avec moi ce séjour, conserver mon heureuse médiocrité. » C'est ainsi que dans mes voyages j'ai vu un homme illustre habiter la demeure d'un ancien philosophe, et relever les murs abandonnés d'un couvent qui avoit été bâti dans le même lieu. De là il voyoit s'élever la fumée des villes, il contemploit de loin les vaisseaux battus par la tempête ; et

tranquille dans le port, il ne désiroit point un destin plus brillant.

Quivi men vivo in solitario chiostro.

.....
Questo e il porto del mondo e qui il ristoro
Delle sue noje..... 1.

Les habitans des environs croyoient retrouver en lui le philosophe, par ses talens, et le couvent, par ses bienfaits. Sa demeure étoit à la fois le temple des Arts, l'hospice des pauvres et la retraite d'un sage; si quelqu'un désire connoître cet homme distingué, je lui répondrai comme Pétrarque, adressant la parole à ses vers :

Sopra 'l monte Tarpeo, canzon, vedrai
Un cavalier, ch' Italia tutta onora;
Pensoso piu d' altrui, che di se stesso 2.

Après le règne de Trajan, auquel la raison avoit présidé, parut celui d'Hadrien consacré aux charmes de l'imagination; les monumens que ce prince avoit observés dans ses voyages, les beaux sites qu'il s'étoit plu à parcourir, étoient restés gravés dans sa mé-

(1) *TASSO, Canto 15, St. 63.*

(2) *PETRARCA, canzone XI,*

moire ; et de retour dans la capitale du monde, il entreprit de les reproduire tous dans une immense étendue de terrain, et de réunir ainsi les merveilles des Arts à celles de l'univers. Cette grande conception s'exécuta : la ville Hadrienne en renferme encore de nos jours les pompeux débris. Là étoit le portique d'Athènes, le gymnase et les jardins de l'Académie ; on voyoit les temples de l'Egypte sur les coteaux de la Thessalie ; dans un vallon, couloit le Pénée, et plus loin paroissoit l'image des Champs - Elysées. Tels étoient les véritables jardins des Anciens, et non point ces parterres chargés d'ornemens puérils qui plaisoient à quelques individus : tels devoient être aussi les jardins des Princes de l'Europe, si le goût et la magnificence pouvoient parvenir chez eux au point où ils étoient chez les Romains.

Il semble que l'ambition de créer de grandes choses soit inhérente à la Puissance. Les empereurs romains, bons ou mauvais, se surpassèrent en ce genre, et l'un d'eux lui sacrifia le pouvoir suprême. Dioclétien quitta le diadème pour son jardin de Salone, comme jadis Abdolonyme avoit quitté son jardin

pour monter sur le trône de Sidon. Les partisans de la retraite et de la campagne sont fiers de ces deux exemples. Ce fut dans son jardin que Dioclétien reçut les ambassadeurs de Maximien, qui lui proposoient de reprendre la couronne. Voyez ce beau lieu, leur répondit-il, le trône vaut-il la tranquillité dont je jouis? c'est à présent seulement que je vis et que je vois la beauté du soleil ¹. Je prends plus de plaisir à cultiver mes laitues que je n'en éprouvai jadis à gouverner la terre.

Mais déjà, sous ce prince, l'immense pouvoir des Romains commençoit à décliner, et leur caractère se dégradoit de plus en plus. L'honneur de les gouverner ne valoit pas le danger de les défendre ou l'ennui de les rendre heureux. La plupart de leurs empereurs alloient mourir à la tête des armées contre des peuples dont ils avoient jusque-là ignoré l'existence. Dans l'espace de deux siècles tout fut bouleversé, et le monde moderne sortit, comme l'ancien, du chaos. On vit s'élever sur les débris du grand Empire une multitude

(1) *LACT. Pers. C. XVII*, p. 16, 17. *VICTOR, Ep.* p. 542.

de puissances secondaires ; les peuples eurent de nouvelles lois, de nouvelles mœurs, les campagnes de nouveaux édifices, un nouvel aspect. Parmi ces destinées de chaque pays de l'Europe nous examinerons plus attentivement l'état de la France, qui nous intéresse davantage ; nous y retrouverons l'origine de nos vieux châteaux, qui firent si long-temps ; par leur beauté, l'ornement des campagnes, de même que leurs habitans par leur valeur en faisoient la gloire. Pour bien juger de ce tableau varié de la vie de la campagne en France, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les institutions qui précédèrent et auxquelles tous les événemens postérieurs se rapportent.

La Gaule, pays barbare dans les beaux temps de l'Empire romain, étoit devenue florissante et heureuse au moment de sa décadence ; on y cultivoit les lettres, un siècle avant la conquête, plus que dans aucune partie de l'Empire. Trèves, Bordeaux, Toulouse, Autun, se distinguoient par leurs lumières ; lorsque tout à coup l'invasion des Francs, des Bourguignons, des Goths, etc. vint arrêter cette marche des idées et lui donner

une nouvelle direction. Ces peuples guerriers commencèrent par changer la forme du gouvernement. Organisés naturellement comme le sont des armées, ils introduisirent par toute l'Europe la monarchie, qui semble être une imitation de la discipline militaire, de même que les peuples agricoles avoient créé des républiques, sorte de gouvernement plus analogue à l'indépendance de la vie pastorale. Nos premiers rois, semblables aux princes germains dont parle Tacite, avoient autour de leurs personnes des chefs fidèles et braves qu'ils nommoient compagnons, *Comites*¹, auxquels ils donnèrent sous le nom de fiefs,

(1) *Les compagnons, Comites, d'où est venu le nom de comte, sont les mêmes que les devoti de Sertorius et les soldurii de Jules-César, qui couroient le plus de danger dans les guerres et en retiroient le plus d'avantage. Ils devinrent les vassaux de leurs chefs dès que ceux-ci furent élus rois, et possédèrent des terres qu'ils purent leur donner sous le titre de fiefs. Telle est l'origine de la noblesse et de la monarchie ; l'une et l'autre se perdent dans la nuit des temps. C'est un beau spectacle que les lois féodales, dit Montesquieu : un chêne antique s'élève, l'œil en voit de loin le feuillage ; il approche, il en voit la tige, mais il n'en aperçoit pas la racine, il faut percer la terre pour la trouver. Esprit des Lois, L. xxx, ch. 1.*

et pour un temps limité, les terres conquises sur l'ennemi. La prééminence dut alors consister dans la réunion et l'étendue de deux sortes de propriété; la première, provenant de ces concessions de fiefs; la seconde, des fortunes particulières, c'est-à-dire, acquises par les alliances, le commerce et les successions. Les rois eux-mêmes ne furent les premiers dans l'échelle politique, que parce qu'ils réunissoient au plus haut degré ces deux avantages, et qu'ils étoient, pour ainsi dire, les plus grands propriétaires du pays.

Charlemagne entretenoit avec ses propres revenus toutes les dépenses de sa maison. Il avoit réuni à la couronne un grand nombre de maisons royales, dont le catalogue nous a été conservé; tandis que le prince qu'il avoit dépossédé étoit réduit à l'existence la plus obscure et au vain titre de roi. « Rien nulle n'avoit, dit la Chronique de S. Denys, fors une petite vilette de petite affaire et uns manoirs où il séjournoit toujours yver et été et aucunes rentes dont il paoit tenir aucuns sergans pour lui servir et pour lui administrer ce que il li falloit. Se il alloit en aucun lieu par aucune aventure il se faisoit traire en un

charrot a bues ou a bugles aussi comme uns paisanz. Ainsi aloit au palai ou à la commune assemblée du peuple qui une fois en l'an étoit faite pour le commun profit du royaume, après retornoit en sa meson et demeuroit là toute l'année et li cuens du palai procuroit toutes les besoignes du royaume et loing et près ¹. » Les évêques écrivant à Louis, frère de Charles le chauve, lui disoient : ayez soin de vos terres afin que vous ne soyez pas obligé de voyager sans cesse par les maisons des ecclésiastiques et fatiguer leurs serfs par des voitures ; faites en sorte, disoient-ils encore, que vous ayez de quoi vivre et recevoir des ambassadeurs.

Charlemagne sentoit si bien l'importance de bien gouverner ses propriétés pour maintenir sa puissance, que plusieurs de ses capitulaires traitent de cet objet ; il y entre dans les plus grands détails sur l'administration de ses biens, on y trouve même des ordonnances sur la vente des œufs, du lait de ses métairies ², etc. Les habitations de

(1) *Lib. 1, cap. 2, Chronique de S. Denys. — Historiens des Gaules, tome 1, pag. 227.*

(2) *Capit. de l'an 858, art. 14.*

la campagne étoient alors plutôt consacrées à l'utilité qu'à l'agrément; et ces temps primitifs de notre histoire ont une analogie singulière avec ceux des Anciens. Charlemagne, au milieu de sa Cour et dans ses châteaux, paroissoit le général d'une grande armée, le père d'une grande famille : il rendoit la justice devant la porte de ses palais, comme dans les premiers âges ¹. Le reste de son temps étoit employé à l'administration de ses immenses États, de ses domaines et à l'éducation de ses enfans ². Ses jardins

(1) *Cela s'appeloit plaids de la porte.*

(2) « *Tous ses enfans, fils et filles (dit la même Chronique) fesoit li empereur introduire premièrement es liberaus sciences ainsi comme il meime y avoit été introduit et quand li fils estoient de tel aage que il pooient souffrir le chevauchier si leur faisoit apprendre l'us d'armes et de chaces de bois selon la coustume des François. Les filles faisoit introduire en toutes manières d'honesteté et com-mandoit que on les fait a la fois filer ou a ouvrir de soie pour ce que elles ne s'abandonnassent pas trop a oïdives.* » Ces mœurs simples et ce langage naïf ont un charme dont on ne peut se défendre, et on aimera peut-être à comparer au morceau qu'on vient de lire, un passage semblable du règne de St. Louis. L'un et l'autre ne sont point étrangers au sujet de cet ouvrage, puisqu'ils ont rapport aux mœurs

étoient tels que l'Écriture nous représente ceux de Salomon, de grands vergers plantés de toutes sortes d'arbres et de plantes utiles ¹. A la mort de ce grand homme, sa puissance divisée s'anéantit. Ses successeurs ne furent plus assez forts pour résister chacun séparément aux grands vassaux de la couronne: n'ayant plus de charges et de terres à leur accorder, ils prolongèrent la durée de celles qu'ils possédoient, et se créèrent ainsi autant de rivaux indépendans qu'ils avoient eu de sujets fidèles. Les titres

des rois et des grands seigneurs dans leurs châteaux.
 « *Avant que le bon seigneur roy se couchast il avoit*
 » *souvent de coutume de faire venir ses enfants de-*
 » *vant luy et leur recordoit les beaux faits et dits des*
 » *roys et autres princes anciens et leur disoit que*
 » *bien les devoit savoir et retenir pour y prendre bon*
 » *exemple, et pareillement leur remontroit les faits*
 » *des hommes qui par luxures, rapines, avarices et*
 » *orgueil avoient perdu leurs terres et seigneuries et*
 » *que malheureusement leur estoit advenu. Il leur faisoit*
 » *à semblable apprendre les eures de Notre-Dame*
 » *et leur faisoit à chacun jour dire devant eulx les*
 » *eures du jour selon le temps affin de les accoustu-*
 » *mer a ainsy le faire quand ils seroient à tenir leurs*
 » *terres.* » JOINVILLE, tom. II, pag. 147.

(1) Feci hortos et pomaria, et consevi illos omnium generis arborum, *Ecclesiast. Cap. 11, v. 5.*

de comtes, de ducs, de barons, qui n'étoient que des emplois amovibles, devinrent des droits héréditaires. Les terres, qui ne leur avoient été confiées dans l'origine que comme une espèce de suzeraineté ou de gouvernement, devinrent leur propriété; et enfin les châteaux, qui n'étoient que les places fortes ou citadelles pour la défense du pays, furent par la suite le lieu de leur résidence et la capitale d'autant de petits États. Cet abus augmenta encore sous les premiers rois de la troisième race; et ce fut alors que se forma ce système singulier, unique dans l'histoire des hommes, connu sous le nom de gouvernement féodal. Bientôt l'obéissance ne fut plus qu'une faveur; la soumission, un foible hommage de respect, révocable à volonté; et la France présenta le tableau d'une anarchie nobiliaire, semblable à l'anarchie démocratique des républiques anciennes. Il fallut une force plus grande que celle d'un homme pour résister aux passions de tant d'hommes: ce moyen se trouva dans une institution nouvelle qui fit à la fois la sûreté des campagnes et la gloire des châteaux. Je veux parler de la chevalerie, à

laquelle nous devons la splendeur de nos faits d'armes, la grâce de nos mœurs et le charme de notre littérature ; âge d'or des temps modernes, nobles jouets de l'enfance de la Société, et dont le souvenir console encore l'aridité des siècles plus civilisés.

Quelque attrait que nous semble avoir cette époque brillante de notre histoire, nous n'entreprendrons point de la décrire en détail, après les recherches savantes de M. de Sainte-Palaye ¹, et les tableaux enchanteurs de M. de Châteaubriand ² : les personnes que leurs ouvrages auront intéressées trouveront peut-être du plaisir à nous suivre dans les ruines de nos vieux châteaux, et à retrouver quelque trace de ces temps glorieux échappés à la dévastation du nôtre. Le souvenir de Gabrielle de Vergi les accompagnera dans les sombres tours du château de Coucy ; ils verront encore le chiffre de Diane de Poitiers sur la frise abattue d'Anet. Ils chercheront au milieu des ronces et des décombres des châteaux de Tancarville, d'Ecouen, de Châtillon, du Verger, de Thouars, de Neubourg,

(1) *Mémoires sur l'ancienne chevalerie.*

(2) *Génie du Christianisme, tom. 3.*

la devise de MM. de Montmorency, de Châtillon, de Rohan, de La Trimouille, d'Harcourt, etc., et croiront voir se relever les statues armées de ces anciens preux, *qui ne furent jamais traîtres, dit Froissard, mais loyaux envers leur naturel seigneur*¹.

La France fut long-temps couverte d'immenses forêts habitées par une nation à moitié sauvage, sans monumens, presque même sans tradition de ses pères. Civilisée par les Romains, et conquise par les Francs, elle devint bientôt le partage d'un peuple noble et heureux. Du sein de ces mêmes forêts s'élevèrent des donjons d'un aspect imposant, des monastères, qui renfermoient les tombeaux des seigneurs, les *Ex-voto* des pèlerins, et autour desquels étoient suspendus les écus des chevaliers. Au lieu des cérémonies cruelles des Druides, ces beaux arbres ne voyoient plus sous leurs voûtes que des chevaliers couverts d'armes brillantes, d'écharpes brodées; que des dames assises sur des palefrois; des écuyers conduisant en main des destriers couverts de riches armoi-

(1) *L. III, cap. 6, pag. 22.*

ries; des troubadours chantant des sirventes d'amour. Au sortir des bois on arrivoit sur les bords de la Loire, du Cher, de l'Oise, pays classiques des temps chevaleresques. Là, toutes les collines étoient ornées de châteaux, dont les créneaux et les tours marquoient la noblesse et les hauts faits de leurs seigneurs. A la bannière qui flottoit au-dessus du donjon, on distinguoit quel étoit le rang du chevalier qui l'habitoit. Un heaume paroissoit au-dessus de la porte en signe d'hospitalité : *afin que tous gentilshommes et gentilles femmes trespasant les chemins entrassent hardiement en leur hôtel comme en leur propre, car leurs biens étoient davantage à tous nobles hommes et femmes trespasant le royaume*¹. Les tournois embellissoient encore les campagnes : des tentes et des amphithéâtres couverts de tapisserie étoient alors dressés autour des châteaux. C'est à la gloire de ces jeux et à celle des combats, dont ils étoient l'image, que toute l'éducation des jeunes-gens étoit rapportée. Chaque âge déployoit en eux quelques qualités mar-

(1) SAINTE-PALAYE.

quantes. On reconnoit dans les querelles de Dugesclin avec les petits garçons de son village, cette rudesse et cette audace aveugle qui l'ont caractérisé depuis; dans l'adresse et la force de Boucicaut, le commencement de ses prouesses; enfin, dans les grâces et la douceur de La Trimouille, le germe des sentimens d'amitié et d'amour dont sa vie offre un si touchant modèle ¹.

Les châteaux, dispersés dans les campagnes, sembloient être les Cours d'autant de petits Souverains, et les manoirs des simples bacheliers, une imitation des châteaux: la galanterie et les grâces, au lieu d'être renfermées dans la seule capitale d'un grand empire, se trouvoient ainsi distribuées sur toute sa surface. Ces habitations étoient simples, mais nobles; leur architecture massive avoit quelque chose d'analogue aux armes pesantes des chevaliers qui les habitoient et à l'habillement empesé des femmes. Tout dans ces temps paroissoit être sorti de la même idée; et non point, comme de nos jours, un mélange bizarre du grec et du moderne dans les costumes et l'architecture.

(1) *Recueils des anciennes Chroniques.*

Ces châteaux, tels que nous en avons conservé plusieurs, étoient en général composés de quatre tours jointes par autant de courtines, et entourés de fossés profonds dont on relevoit tous les soirs le pont-levis; ils étoient situés au milieu de vergers, d'arbres de haute-futaie, et près de sources abandonnées à leur cours naturel. L'ancien roman manuscrit de Claris contient la description d'une semblable demeure: il consistoit en plusieurs tours bâties au milieu d'une vaste enceinte, fermée d'une muraille de pierre, et arrosée par plusieurs fontaines. D'un côté se trouvoit un bois touffu, une prairie, et une rivière assez large; de l'autre, des bergeries, un verger. Rien ne ressemble mieux à nos jardins irréguliers, que la description qui se trouve dans le *Lai de l'Oiselet*, un des fabliaux du recueil de Legrand d'Aussy¹. C'étoit une forte tour avec son donjon, bâtie au centre d'un vaste terrain qu'enfermoit une rivière. « Du courant d'enceinte se détachoit un bras d'eau qui venoit isoler circulairement, dans l'enclos, un ver-

(1) *Tom. III, pag. 430.*

ger charmant. Là se trouvoient des roses, des fleurs et des épices de toute espèce, et en telle abondance, dit le conte, que si on y eût apporté un mourant pour lui faire respirer le baume qu'elles exhaloient, elles l'eussent dans l'instant rappelé à la vie. Au milieu du verger s'élevoit, en bouillonnant, une fontaine qui alloit perdre dans la rivière ses eaux claires et fraîches; elle étoit ombragée par un pin dont les rameaux épais et toujours verts, aux jours les plus brûlans de l'année, la défendoient du soleil. »

La vie que l'on menoit dans ces châteaux, étoit à la fois militaire, religieuse et oisive. De grand matin, le chevalier sortoit à cheval, suivi de ses écuyers, pour s'exercer à la course et à manier la lance; il visitoit ses domaines : plus souvent encore il chassoit à l'oiseau, amusement favori de ce temps. A son retour, il entendoit la messe, dînoit avec les dames, et étoit servi par son connétable et d'autres gens qui portoient les mêmes titres que dans les Cours des Souverains. Après le repas il descendoit au verger, jouoit aux échecs, ou visitoit les gentils-

hommes des environs. *L'hiver*¹, assis auprès d'un bon feu, dans sa salle bien tapissée de natte, ayant autour de lui ses écuyers, il s'entretenoit d'armes et d'amour ; car tout dans les châteaux, jusqu'aux derniers varlets, se méloit d'aimer. Vers le soir on voyoit arriver des chevaliers demandant l'hospitalité, des pèlerins venant de la Terre-Sainte, et racontant les cruautés de quelques mécréans ; ou bien des troubadours, qui cherchoient à plaire aux dames par leur esprit, comme les chevaliers par leurs exploits.

Ce mélange d'aventures glorieuses, de tournois, de fêtes, ou de plaisirs tranquilles, étoit souvent troublé par les cris de guerre et la publication des Croisades. Alors chacun mettoit son bien en gage², vendoit tout ce dont il pouvoit disposer, pour se rendre

(1) *SAINTE-PALAYE.*

(2) *Et pour faire mon cas je engaigé à mes amys grant quantité de ma terre tant qu'il ne m'en demoura point plus ault de douze cent livres de rente car madame ma mère vivoit encore qui tenoit la pluspart de mes choses en douaire. JOINVILLE, Mém. tom. 1, pag. 51.*

dans les déserts de la Syrie : il recevoit à la porte de son château les adieux de sa famille, de ses vassaux, et soupiroit en chemin, en pensant au manoir natal qu'il ne reverroit peut-être plus. « Ainsi, dit Joinville ¹, que j'allois de Blaircourt à S. Urban qu'il me falloit passer auprès du chastel de Joinville, je n'osé oncques tourner la face devers Joinville de peur d'avoir trop grand regret, et que le cœur me attendrit de ce que je laissois mes deux enfans et mon bel chastel de Joinville que j'avois fort au cœur. » Le départ de Bayard du vieux donjon de son père, en Dauphiné, a quelque chose encore de plus touchant, et qui peint bien la bonhomie du temps. « Au moment de partir, dit la Chronique, sa pauvre dame de mère estoit dans une tour du château, qui tendrement ploroit. Car combien quelle fût joyeuse que son fils estoit en voie de parvenir, amour de mère l'admonestoit de larmoyer. Toutefois après qu'on lui fent dire, madame, si vous voulez venir voir votre fils, il est tout à cheval prêt à partir, la

(1) JOINVILLE, *Mém. tom. I, pag. 51.*

bonne gentille femme sortit par le derrière de la tour et feist venir son fils vers elle, et lui donna des conseils sur sa conduite à venir. Après quoi elle tira hors de sa manche une bourse en laquelle seulement avoit six écus en or et un en monnoye quelle donna à son fils. » Notre histoire est remplie de ces entreprises généreuses pour lesquelles nombre de gens abandonnoient leurs foyers, leur fortune et leur patrie. Plusieurs de ces mêmes châteaux auront peut-être vu les derniers descendans de leurs anciens seigneurs les quitter encore par de semblables principes d'honneur : peut-être aussi que plusieurs de ces antiques demeures auront été démolies pendant que leurs maîtres périssoient loin d'elles ; et les campagnes retraceront à peine aujourd'hui le souvenir des unes par quelques ruines, celui des autres par quelques larmes.

Nos rois vivoient dans leurs maisons de plaisance comme les gentilshommes dans leurs châteaux ; seulement ils s'entouroient de plus de magnificence. Charles VI régla, le premier, l'ordre et l'étiquette de sa Cour à la campagne. Dans un chapitre d'Olivier

de la Marche, on voit comment ce prince se contenoit en ses châteaux et l'ordre de son chevauchier. Assez souvent (y est-il dit), au temps d'été il alloit s'ébattre dans les villes et châteaux hors de Paris; « là chassoit aucunes fois et s'ébattoit pour la santé de son corps, désireux d'avoir air doux et attrempe. Mais en toutes ses allées, venues et demeures, il ne laissoit ses quotidiennes besognes à expédier, ainsi comme à Paris. »

De retour de la chasse ou de la promenade, il dînoit avec la reine, les princesses et leurs dames, « et durant le repas, par ancienne coutume de roys bien ordonnée, pour obvier à vagues et vaines paroles et pensées, avoit un preudhomme en estat au bout de la table, qui sans cesse disoit gestes de mœurs d'aucun bon trespasé¹. » Charles VII, qui succéda à ce prince, s'occupoit à dessiner le parterre de Meung sur Yevre, lorsqu'on lui donna la nouvelle que les Anglais étoient maîtres du royaume. Ce fut d'Agnès Sorel qu'il apprit ainsi ses malheurs et les moyens d'y remédier. L'amour, qui dans des

(1) Tome v, Mémoires des xiv^e. et xv^e. siècles.

temps plus chevaleresques avoit fait la gloire de la France, fit encore son salut. Le bon roi revint bientôt finir son jardin, et pour témoigner à Agnès sa reconnoissance, il lui fit présent du château et du parc de Beauté, afin qu'elle fut de fait et de nom dame de Beauté ¹. Ce prince (dit encore la Chronique) se démontra sage artiste, vrai architecteur et prudent ordencur lorsque les belles fondations fit faire en maintes places notables. Louis XI, qui vint après lui, ajouta à ses châteaux un genre d'embellissement qu'il croyoit leur manquer, et qui étoit analogue à la vie qu'il menoit. Tout à l'environ de la place du Plessis le Parc (qui étoit le lieu où il se tenoit), dit Philippe de Commines ², il fit faire un treillis de barreaux de fer, ayant plusieurs pointes et aussi quatre moyneaux tous de fer bien espais en lieu par où l'on pouvoit bien tirer à son aise, et estoit chose bien triomphante et coustat plus de vingt mille francs, et à la fin y mit quarante albaestriers qui jour et

(1) Tome 11, 5^e. Mémoire, pag. 325.

(2) Philippe de Commines, tome x11 des Mémoires.

nuit étoient en ces fossés avec commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuit jusqu'à ce que la porte fust ouverte le matin.

On sent aisément qu'avec de pareilles dispositions Louis XI dut chercher plutôt à diminuer le pouvoir des grands vassaux de la couronne qu'à se servir de leur appui. En effet, ce prince commença le plan trop bien suivi par ses successeurs, et qui a fini par enlever à la monarchie ses défenseurs les plus naturels, sous prétexte de lui ôter ses entraves. Peu à peu les beaux temps de la chevalerie s'évanouirent, la galanterie se changea en politesse, l'amour en intrigue; les seigneurs devinrent des courtisans, les troubadours des gens de lettres; les châteaux, de simples propriétés territoriales, dont on faisoit toucher les revenus par des intendants; enfin les grands fiefs furent réunis à la couronne: et si le trop grand pouvoir des seigneurs avoit causé la ruine des deux premières races de nos rois, leur trop grand abaissement causa la perte de la troisième. Au principe de politique adopté pour diminuer l'aristocratie féodale, se joignirent plu-

sieurs circonstances particulières qui contribuèrent également à l'anéantir. La Cour de France, jusques-là simple et austère, devint élégante et fastueuse après le mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne. Cette princesse prit auprès d'elle des dames de qualité, et attira dans la capitale les gentilshommes les plus marquans du royaume. François I^{er}. y fit régner bientôt tant de galanterie, de grâces et d'agrémens, qu'il n'étoit plus possible de quitter un séjour aussi brillant. La Cour entraîna ainsi les gentilshommes hors de leurs provinces; et en même temps le goût des arts, qui venoit de s'introduire en France, changea l'aspect de leurs châteaux. Une architecture nouvelle, sans détruire totalement l'ensemble sévère et massif de ces édifices, y joignit une ordonnance plus régulière. De même que François I^{er}. et les seigneurs de sa Cour tenoient encore aux mœurs de l'ancienne chevalerie, malgré les progrès de la civilisation, de même leurs habitations étoient un mélange du goût de leurs pères et des arts modernes arrivés d'Italie : aux anciennes tours gothiques on joignit des façades grecques, plus de richesse

dans les détails et d'élégance dans les ornemens; on peut en juger par les restes des châteaux d'Anet, de Chambord et d'Ecouen. La sculpture, encore plus perfectionnée que l'architecture, étoit comme elle une imitation de l'Antique, embellie par une élégance nouvelle inconnue jusqu'alors : les ouvrages admirables de Jean Goujon, de Cousin, de Germain-Pilon, de Pierre Bontems, nous ont transmis l'image des belles femmes de ce siècle, dont les formes allongées, les tailles sveltes me semblent avoir quelque chose de plus agréable, de plus animé, de plus voluptueux que tout ce qu'on connoît des temps les plus éclairés. Il y avoit alors une grâce naturelle répandue dans les arts, comme dans la littérature, comme dans les institutions. S'il est un moment où la France a pu espérer de s'élever au niveau des belles productions de l'Italie, c'est dans ce siècle et sous le prince aimable qui honorant à la fois les talens et les vertus voulut être armé chevalier par Bayard et recevoir les derniers soupirs de Léonard de Vinci.

Des guerres civiles, des querelles de religion vinrent bientôt après ensanglanter le

sol de la France, et firent désertter les campagnes. Les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, furent troublés par des factions qui affoiblirent encore le pouvoir des nobles. Bientôt le despotisme du cardinal de Richelieu accabla ceux qui avoient échappé à l'anarchie des règnes précédens ; et le duc d'Espernon, petit-fils d'un notaire, fut le seul grand seigneur qui conservât encore l'ancienne existence dans sa province. On ne fut plus rien en France qu'à la Cour, et par les faveurs de la Cour. *La monarchie se perd*, dit Montesquieu, *lorsque le prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'État à la capitale, la capitale à la Cour, et la Cour à sa personne*¹. On n'habitoit plus ses terres que lorsqu'on y étoit obligé ; et c'est parmi les victimes de l'exil et du malheur qu'il faut chercher l'histoire de la campagne. Déjà sous le règne de François I^{er}, on vit Anne de Montmorency, relégué à Chantilly après avoir sauvé deux fois la France, donner un exemple de constance à ceux qui devoient tomber après lui dans une

(1) *Esprit des Loix*, L. VII, Ch. 6.

semblable disgrâce¹. Ferme dans sa retraite, comme à la Cour, y tenant toujours le même langage², ce noble guerrier s'occupoit des travaux de la campagne et de la culture des fleurs, et ne voulut jamais qu'aucun de ses amis proférât une parole qui pût amener son retour.

Les premiers exemples qui se présentent après celui-ci, sont ceux de deux personnages célèbres par leurs vertus et leurs talents, quoique différens de caractère et de principes. Le chancelier de l'Hôpital, et Sully, finirent tous deux leurs jours dans la vie retirée de la campagne, en y apportant les mœurs de toute leur vie. L'Hôpital, né au milieu de troubles anarchiques, élevé dans les principes austères de la philosophie ancienne, ressembloit de figure et de système à Aristote; « sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave et majestueuse

(1) *Histoire de la Maison de Montmorency, tome 11, p. 178.*

(2) Non est istud exilium, cujus neminem non magis, quam damnatum, pudet.

SEN. de Ben. L. 11, cap. 37.

lui donnoient du tout (dit Brantôme) l'apparence de Caton. » Il ressembloit encore plus à ce grand homme par ses mœurs pures et son extrême simplicité. Obligé de lutter toute sa vie contre les factions des mécontents et les intrigues de la Cour, il avoit appris à peu estimer les hommes, de quelque rang qu'ils fussent, et à les servir sans les aimer.

Sully, au contraire, plein d'amour pour son maître, plein d'estime pour ses belles qualités, ne voyoit rien que par lui et pour lui ; il lui sacrifioit son temps, sa fortune et sa vie ; et l'on ne croyoit pas que l'État pût avoir un meilleur ministre, l'armée un meilleur soldat, le roi un meilleur ami. L'Hôpital, sans être factieux, étoit républicain, par haine pour la tyrannie. Sully, sans être courtisan, aimoit la monarchie, à cause du monarque. Tous les deux menèrent à la campagne une vie analogue à leur caractère et à leurs principes. L'Hôpital habitoit la petite terre de Vignay, près d'Étampes, qu'il administroit lui-même, et où il vivoit avec sa femme, sa fille, neufs petits-enfans, et plusieurs vieux domestiques. « Je vis ici,

disoit-il, comme le vieux Laërte, cultivant mon champ, et ne regrettant rien de ce que j'ai laissé. Je vous dirai plus, cette retraite qui satisfait mon cœur, flatte également ma vanité. J'aime à me représenter à la suite de ces fameux exilés d'Athènes et de Rome, que leur vertu avoit rendu redoutables à leurs concitoyens : non cependant que j'ose me comparer à eux, mais je me dis : nos intentions étoient semblables, et nos fortunes sont pareilles. Je vis au milieu d'une famille nombreuse que j'aime ; je lis, j'écris, je médite, je prends plaisir aux jeux de mes petits-enfans ; les occupations les plus simples m'intéressent. Enfin, tous mes momens sont remplis, et rien ne manqueroit à mon bonheur, sans ce voisinage affreux qui vient quelquefois porter le trouble et la désolation dans mon cœur. » Une de ses lettres est adressée à sa fille, mariée à Hurault de Bellesbat, maître des requêtes ; et suivant l'usage de ces temps, où l'on ne donnoit le titre de madame qu'aux princesses et aux femmes du premier rang, il ne l'y nomme que mademoiselle ; en voici quelques traits. « Ma fille, j'espère que votre enfant se porte bien, et que l'âge et le régime

lui serviront plus que les ordonnances de médecins. . . . Le reste des vôtres se porte bien, Dieu merci. Pressez les argents de ce terme de la Saint-Jean ; et si, en attendant, avez besoin du sac qui est en votre coffre de Vignay, envoyez la clef à votre mère, quand elle sera de retour, ce qui sera bientôt pour faire son Aoust. Sollicitez aussi le fermier et receveur de Vaas, mais doucement et avec discrétion. De vin blanc m'enverrez vingt-cinq ou trente bouteilles pour ma bouche ; ce qui demeurera, vous le boirez, car il est bon. Si le muletier n'a sa charge, faites la parfaire avec les livres que j'ai mis à part. Je me recommande à la bonne grâce de M. de Bellesbat et à la vôtre, priant Dieu de vous donner longue vie. *Votre bon père Michel de l'Hôpital.* »

« On remarquera dans M. de Sully la même bonté, mais plus d'étiquette et de faste dans sa manière de vivre, ainsi qu'il convenoit à un plus grand seigneur, dans un temps où il étoit nécessaire d'en imposer ainsi. La vie qu'il menoit dans ses terres, étoit accompagnée de décence, de grandeur et de majesté, et telle qu'on pouvoit l'at-

tendre d'un caractère aussi grave et aussi sérieux que le sien. Outre un grand nombre d'écuyers , de gentilshommes et de pages qui le servoient, de dames et de filles d'honneur attachées à la duchesse, il avoit une compagnie de gardes avec leurs officiers, une de Suisses, et une si grande quantité de domestiques, qu'il y avoit peu d'exemples de particuliers qui aient entretenu une maison si grande et si nombreuse¹. »

« M. de Sully conserva l'habitude de se lever de grand matin ; après ses prières et sa lecture, il se mettoit au travail avec ses quatre secrétaires : ce travail consistoit à mettre ses papiers en ordre, à rédiger ses mémoires, à répondre aux différentes lettres qu'il recevoit, à prendre connoissance de ses affaires domestiques ; enfin à conduire celles, soit de ses gouvernemens, soit de ses charges ; car il demeura jusqu'à sa mort Gouverneur du haut et du bas Poitou et de la Rochelle ; Grand-maître de l'artillerie ; Grand-voyer de France, et Sur-intendant des fortifications du royaume. Il y employoit la mati-

(1) *Mém. de Sully, tom. VII.*

née entière , excepté que quelquefois il sortoit pour prendre l'air une demi-heure ou une heure avant le dîner. Alors, on sonnoit une grosse cloche qui étoit sur le pont, pour avertir de sa sortie ; la plus grande partie de sa maison se rendoit à son appartement, et se mettoit en haie, depuis le bas de l'escalier. Ses écuyers, gentils-hommes et officiers marchaient devant lui, précédés de deux Suisses avec leur hallebarde. Il avoit à ses côtés quelques-uns de sa famille ou de ses amis avec lesquels il s'entretenoit : suivoient ses officiers aux gardes et sa garde suisse : la marche étoit toujours fermée par quatre Suisses. »

« Rentré dans la salle à manger, qui étoit un vaste appartement où il avoit fait peindre les plus mémorables actions de sa vie, jointes à celles de Henri-le-Grand, il se mettoit à table. Cette table étoit comme une longue table de réfectoire, au bout de laquelle il n'y avoit de fauteuils que pour lui et la duchesse de Sully ; tous ses enfans, mariés ou non mariés, quelque rang et naissance qu'ils eussent, et jusqu'à la princesse de Rohan sa fille, n'avoient que des tabourets ou des sièges

sièges plians ; car dans ce temps la subordination des enfans aux pères étoit encore si grande, qu'ils ne s'asseyoient jamais en leur présence, qu'après en avoir reçu l'ordre. Sa table étoit servie avec goût et magnificence ; il n'y admettoit que les dames et seigneurs de son voisinage, quelques-uns de ses principaux gentilshommes, et les dames et filles d'honneur de la duchesse de Sully. Excepté la compaguie extraordinaire, tout le monde se levoit et sortoit aux fruits. Le repas fini, on se rendoit dans un cabinet joignant la salle à manger, qu'on nommoit le cabinet des Illustres, parce qu'il étoit orné de portraits de papes, rois, princes et autres personnages distingués, qu'il tenoit d'eux-mêmes. On en voit encore aujourd'hui la plus grande partie à Villebon. »

« Dans une autre salle à manger, belle et richement meublée, le capitaine des gardes tenoit une seconde table servie à peu près comme la première, où toute la jeunesse alloit manger, et où ne mangeoient effectivement que ceux que la seule disproportion d'âge empêchoit le duc de Sully de recevoir à la sienne. Il disoit ordinairement à ces

jeunes gens : Vous êtes trop jeunes, pour que nous mangions ensemble, et nous nous ennuyierions les uns les autres. »

« Lorsqu'il avoit passé quelque temps avec la compagnie, il remontoit chez lui, pour s'occuper encore quelques heures du même travail que le matin. Si la saison et le beau temps le permettoient, il prenoit, l'après-dîné, le plaisir de la promenade; la sortie se faisoit avec le même cortége que le matin. Il entroit dans ses jardins, où après avoir fait quelques tours, il passoit ordinairement par une petite allée couverte qui séparoit les parterres du potager, et se rendoit, par un escalier de pierre, dans une grande allée de tilleuls en terrasse, de l'autre côté du jardin. Le goût d'alors étoit d'avoir grand nombre d'allées extrêmement couvertes, avec quatre ou cinq rangs d'arbres, ou de palissades. Là il s'asseyoit sur un petit banc ou fauteuil de bois verni, à deux places, et appuyant ses deux coudes sur une grande fenêtre grillée, il s'amusoit à considérer, d'un côté une campagne agréable, de l'autre côté une seconde allée en terrasse, très-belle, qui fait le tour d'une grande pièce d'eau appelée

L'Étang-Neuf, et est terminée par un bois de haute futaie nommé le Grand-Parc. Quelquefois aussi c'étoit dans son parc qu'il prenoit le divertissement de la promenade, et assez souvent dans son charriot ou coche avec la duchesse son épouse. L'intervalle de la promenade au souper étoit encore rempli par les occupations du matin. Le souper se passoit comme le dîner, jusqu'au moment où chacun se retiroit chez soi. »

M. de Sully s'occupoit, dans ses loisirs, à faire bâtir des édifices, dont le but étoit presque toujours la charité et le bien public ; c'est ainsi qu'il fit construire l'Hôtel-Dieu à sa terre de Nogent. Ce bâtiment destiné aux pauvres, faisoit vivre, en attendant, la foule de pauvres employés pendant la disette à sa construction. D'autres ouvrages semblables empêchoient la misère de paroître aux environs de ses domaines. Il faisoit construire les aîles du château d'Angillon, lorsqu'il eut le malheur de perdre le roi son bienfaiteur, et il les laissa alors imparfaites pour signaler ce triste événement. Partout, dans ses châteaux, on voyoit le portrait de Henri IV ; et il sembloit qu'il voulût rappeler ce mo-

narque dans toutes ses actions, comme il étoit dans toutes ses pensées.

Le duc de Sully ne pouvant, à cause de sa religion, avoir aucun ordre, il s'en étoit fait un pour lui-même. Il portoit à son cou, surtout depuis la mort de Henri IV, une chaîne d'or ou de diamant, où pendoit une grande médaille d'or sur laquelle étoit empreinte, en relief, la figure de ce grand prince; de temps en temps il la prenoit, s'arrêtoit à la contempler, la baisoit, et ne la quittoit pas, même quand il venoit à la Cour.

Aux mœurs simples de L'Hôpital et à la vie active de M. de Sully, nous oserons comparer l'existence philosophique et oisive de Montaigne, leur contemporain, comme nous avons décrit plus haut la vie d'Horace après celles de Cincinnatus et de Scipion. Je ne dis pas que le moraliste français ressemblât par ses principes au poète romain; mais il le surpassoit encore dans son amour de l'indépendance et du repos ¹. « Ma mai-

(1) *HORACE*, dans la *Satyre 6^e*. du premier livre fait une peinture de la vie qu'il mène; elle a beaucoup de rapport avec celle de *Montaigne*.

son, écrit Montaigne¹, est juchée sur un tertre comme dit son nom. De ma librairie, où je me tiens le plus souvent, je commande mon mesnage. Je suis sur l'entrée et voy soubz moy, mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la pluspart des membres de ma maison. Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans dessein, à pièces descousues : tantôt je resve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. Elle est au troisième estage d'une tour ; le premier, c'est ma chapelle ; le second, une chambre et sa suite, où je me couche souvent pour estre seul. Je passe là et la pluspart des jours de ma vie, et la pluspart des heures du jour. A sa suite est un cabinet assez joly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, très-plaisamment percé, et si je ne craignoy non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, j'y pourroy facilement coudre à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied : ayant

(1) *MONTAIGNE, L. 3, Ch. 3.*

trouvé tous les murs montez, pour aultre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les assieds: mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent. Ceux qui estudient sans livre en sont tous là. La figure en est ronde et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant en se courbant, d'une veue, tous mes livres, rangez sur des pulpîtres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect, et seize pas de vuide en diamètre . . . C'est là mon siège. J'essaye à m'en rendre la domination pure et à soustraire ce seul coing à la communauté, et conjugale et filiale^{fr} et civile. » On aime à se représenter ainsi le bon homme, vêtu de son petit manteau noir doublé d'hermine, et assis dans un grand fauteuil de cuir entre sa table et son foyer, ou bien se promenant en rêvant, comme Horace, à quelques-unes de ces idées originales qu'il écrivoit sur-le-champ :

Nescio quid meditans nugarum, totus in illis ^r.

(1) HORACE, *Sat.* 9, L. 1.

Du reste il ne paroît pas que Montaigne aimât beaucoup la campagne ni les occupations qu'elle inspire ¹. Les guerres civiles en avoient rendu le séjour peu agréable ²; mais l'étude, le bon air, quelques voyages qu'il appelle *pérégrinations*, et une vie douce et sans soins, remplaçoient pour lui les autres amusemens des champs.

En retraçant ainsi les mœurs simples de L'Hôpital, la philosophie de Montaigne et les vertus de Sully, qu'on ne croie pas que

(1) « *Je suis né et nourri aux champs (disoit-il), et parmi le labourage, mais je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du ménage, ni les plus grossiers principes de l'agriculture. — Mon père aimoit à bâtir Montaigne où il étoit né, et je me glorifie que sa volonté s'exerce encore et agisse par moi; c'est pourquoi je me suis mêlé d'achever quelques vieux pans de murs et de ranger quelque pièce de bâtiment mal dolé, et ce certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement; car quant à mon application particulière, ni ce plaisir de bâtir qu'on dit être si attrayant, ni la chasse, ni les jardins, ni ces autres plaisirs de la vie retirée ne me peuvent beaucoup amuser.* » L. 111, Ch. 9.

(2) *En mon voisinage, dit-il, nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieux en une forme d'estat si desbordée qu'à la vèrite c'est merveille qu'elle se puisse maintenir.* L. 111, p. 271.

nous ayons oublié celui qui réunissoit toutes leurs qualités, le bon roi qui fit alors le bonheur et la gloire de la France ; mais Henri IV est né dans un château, il a passé sa jeunesse dans les bois, dans les montagnes du Béarn ; son château existe encore : partout, dans les environs, l'amour et la reconnoissance ont consacré son souvenir, et nous lui réservons une place trop marquée dans cet ouvrage, pour oser en parler ici légèrement.

Il est un règne moins cher que le sien au cœur des Français, mais que nous devons examiner avec plus d'attention, parce qu'il a eu plus d'influence sur nos mœurs ; ce règne est celui de Louis XIV, qui fut le beau siècle de la France, comme celui de Henri IV en avoit été le bon temps. Le nombre d'hommes illustres, dans tous les genres, que l'on vit paroître à la fois, et les qualités brillantes du monarque donnèrent à toutes les productions de cette époque un caractère de grandeur inconnu jusqu'alors ; celles mêmes qui ne parvinrent pas à autant de perfection que les autres, tels que les ouvrages des Arts, rachetèrent le manque de goût ou de pureté par quelque chose de hardi

et de noble qui éblouit assez pour se passer de plaisir. La campagne devint le théâtre des grandes entreprises du roi, et une circonstance particulière déterminâ le penchant qu'il avoit à s'y fixer : ce fut la fête que lui donna le surintendant Fouquet, à sa terre de Vaux. Rien n'égaloit la beauté du palais et des jardins, qui avoient coûté dix-huit millions, équivalant à trente-cinq de notre monnoie. Fouquet avoit bâti deux fois la maison, et acheté trois hameaux dont le terrain fut enfermé dans son jardin immense, planté en partie par Le Nôtre, et regardé alors comme le plus beau de l'Europe. Louis XIV le sentit, et en fut irrité; cet exemple fut à la fois la cause de la disgrâce du favori et l'origine des travaux que le roi ne cessa de faire exécuter : il eut besoin, sur-le-champ, de surpasser un grand modèle; mais d'autres causes se joignirent à ce motif de vanité. « Plusieurs circonstances, dit Saint Simon¹, contribuèrent à tirer pour toujours de Paris la Cour, et à la fixer à la campagne. Les troubles de la minorité, dont cette ville avoit

(1) *St.-Simon*, tom. 1, p. 135, 183. — *Anquetil*, tom. 4, la Cour et le Régent.

été le principal théâtre, inspirèrent au roi une véritable aversion pour elle. On se persuada que la résidence de la Cour ailleurs rendroit, à Paris, les cabales plus difficiles, parce qu'il seroit plus aisé de remarquer les absences des seigneurs qui voudroient intriguer ensemble, et plus facile d'y mettre ordre promptement. D'ailleurs, Louis ne pouvoit pardonner à sa capitale sa sortie fugitive, la veille des rois, 1649, ni de l'avoir lui-même rendue témoin de ses larmes, à la première retraite de La Vallière. Ainsi, le danger de donner de grands scandales, au milieu d'une ville si remplie de personnes qui prennent volontiers la liberté de juger et de condamner, ne contribua pas peu à l'en éloigner. »

« Il s'y trouvoit importuné de la foule du peuple, à chaque fois qu'il sortoit, qu'il rentroit ou qu'il paroissoit dans les rues. Il ne l'étoit pas moins d'une autre sorte de foule de gens de robe et de bourgeois, qui, dans Paris, se croyoient obligés de faire journellement leur Cour, et qui, plus loin, se croiroient sans doute dispensés de cette assiduité. »

» Enfin, le goût de la promenade, toujours

très-resserré dans une ville, celui de la chasse, qu'il falloit aller chercher trop loin, celui des bâtimens, qui vint ensuite, et celui du mystère dans ses amours; ces deux derniers, difficiles à satisfaire dans sa capitale où il étoit toujours en spectacle, lui firent établir son séjour à Saint-Germain-en-Laye, peu de temps après la mort de la reine-mère. Saint-Germain, lieu unique pour rassembler les merveilles de la vue, unique encore par l'avantage et la facilité des eaux sur cette élévation, par les agrémens des jardins en terrasse, qui se dominent et s'embellissent mutuellement, par le plain-pied d'une forêt toute joignante, par les charmes et les commodités de la Seine, qui serpente dans la plaine et apporte au pied de la montagne tout ce qui est nécessaire : enfin une ville toute faite. Louis XIV se plut beaucoup dans ce séjour, y donna des fêtes, y attira du monde, et fit sentir qu'il aimoit à le voir fréquenté des courtisans ; jusqu'à ce que l'amour de La Vallière, qu'il crut long-temps un grand secret, donna lieu à de fréquentes promenades à Versailles. »

« C'étoit un petit château de cartes que

Louis XIII avoit bâti, pour ne pas coucher dans un mauvais cabaret à rouliers ou dans un moulin à vent, comme cela lui étoit arrivé quelquefois quand il alloit à la chasse dans la forêt de Saint-Léger, ou plus loin; il n'y avoit alors ni route tracée, ni facilité des relais. Les chasses étoient plus longues et plus pénibles; de sorte que Louis XIII, lorsqu'il étoit excédé de fatigues et surpris par la nuit, y couchoit, mais très-rarement et seulement par nécessité : il ne songea donc à y faire faire ni dépenses, ni embellissement. Louis XIV, qui y étoit attiré par un autre motif, s'y mit plus au large. Insensiblement les bâtimens s'accrurent et se multiplièrent; un fini faisoit songer à un autre pour la commodité ou la symmétrie. Il en fut de même des jardins. Les courtisans voyant que le roi s'y plaisoit, désirèrent d'y être appelés. Il n'y avoit pas de logemens, comme à Saint-Germain, qui étoit une ville; il fallut donc en construire; ils furent demandés avec instance, et accordés comme la marque d'une très-grande faveur. »

« Quand le roi vit qu'à force d'augmentations et d'additions ce château pouvoit à peu

près contenir sa Cour, il l'y transporta, en 1680; mais il ne s'y fixa tout-à-fait qu'après la mort de la reine, en 1685. Lorsqu'on y fut une fois établi, chaque jour offrit de nouveaux objets de travaux; des bâtimens séparés à réunir par d'autres, des collines à aplanir, des foudrières à combler, un terrain sablonneux, mouvant et fangeux à affermir, des canaux à creuser et des eaux à chercher pour les remplir. On eut dessein d'y faire venir de huit lieues la rivière d'Eure; il y eut des aqueducs commencés, ouvrages superbes, dignes des anciens Romains, qui sont restés inutiles, et servent seulement à montrer les inconvéniens d'un mauvais choix ¹. »

« Les commencemens de Marly n'ont pas eu un motif plus extraordinaire. Le roi, fatigué de la foule, et lassé de ne voir à Versailles que des Grands, se persuada qu'il vouloit du petit et de la solitude. Il chercha autour de lui de quoi satisfaire ce nouveau goût, parcourut les côteaux qui découvrent d'un côté

(1) *Il y avoit tous les jours vingt-deux mille hommes et six mille chevaux qui travailloient à Versailles. (DANGEAU, 27 août 1684). Il mit plus de trente-six mille travailleurs, le 31 mai 1635.*

Saint-Germain, de l'autre Paris, et cette vaste plaine parsemée d'une multitude de gros villages et de châteaux que la Seine arrose. On le pressa de s'attacher à Luciennes; mais il répondit que cette heureuse situation le jetteroit dans de trop fortes dépenses; et comme il vouloit un rien, il vouloit aussi un local qui ne lui permit pas de songer à rien faire. »

« Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de tous les côtés, et sur le penchant de l'une d'elles un village peu agréable. Les profondeurs de la vallée, sans vue et sans moyens d'en avoir, ses bornes resserrées qui ne permettoient pas de s'étendre, firent tout son mérite. Ce fut un grand travail de dessécher ce cloaque, repaire de crapaux et de couleuvres, où tous les environs jetoient leurs voiries; à la fin cependant l'hermitage s'acheva. Ce n'étoit que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, trois ou quatre fois l'année seulement, avec les personnes nécessaires au service. Mais peu à peu le château fut augmenté; on tailla les collines pour faire de la place à des bâ-

timens symmétriques; et on emporta largement celle du bout, afin de donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. »

« J'ai vu, continue Saint Simon, apporter de Compiègne et des autres forêts de grands arbres avec leurs branches et leurs feuilles; plus des trois quarts mouraient, et ils étoient sur-le-champ remplacés par d'autres. J'ai vu des allées entières disparaître d'un coup de sifflet, de vastes espaces de bois épais changés en pièces d'eau, où je me suis promené en gondole, et ensuite remises en forêts à n'y pas voir le jour, dès le moment qu'on les plantoit. J'ai vu des bassins changés en cascades, des eaux jaillissantes en eaux plates, les séjours des carpes ornés de sculptures et de dorures les plus exquises, et à peine achevés, rechangés et rétablis en boulingrins; sans compter la prodigieuse machine avec ses immenses aqueducs, ses conduits et ses réservoirs monstrueux. Quiconque examinera tout cela en détail, trouvera que Marly a peut-être plus coûté que Versailles, et voilà ce qui est arrivé d'un choix fait exprès pour ne pas dépenser. »

Ces travaux gigantesques de Louis XIV ne

produisoient souvent que des aspects symétriques et monotones ; mais ces changemens sans cesse répétés, cette indécision continuelle dans les entreprises du roi prouvent que ce prince avoit un sentiment intérieur du beau, qu'il cherchoit à réaliser. Il y seroit parvenu s'il n'avoit pas été entraîné par l'influence de son siècle. A cette époque on auroit cru rétrograder en revenant aux formes simples de la nature, dans les jardins, ou aux principes purs de l'antique, dans les Arts. Si Louis XIV avoit trouvé les Arts au point où les laissa François I^{er}, les édifices qu'il eût fait bâtir auroient surpassé tout ce que l'Italie ancienne et moderne offre de plus beau, et la postérité auroit trouvé, un jour, un plus grand nombre de monumens à admirer dans nos ruines ; mais cette simplicité excellente ne pouvoit guères s'allier avec les goûts magnifiques du roi. Ce Prince prenoit souvent la richesse pour la grandeur, l'éclat pour le beau ; on vit dominer sous son règne un mélange de l'antique et du moderne dans les tableaux, dans les statues et les vêtemens de théâtre. Lui-même est représenté, dans ses portraits, vêtu du costume romain
du

du Bas-Empire, avec un manteau de soie flottant et attaché avec des diamans, des cothurnes brodés, et la tête couverte d'une énorme perruque noire. Les fêtes qu'il donnoit, quoique noblement conçues d'ailleurs, étoient gâtées par le faste italien. Les personnages les plus distingués de la Cour y représentoient, les quatre parties du monde, les quatre élémens, les quatre saisons de l'année, sous les costumes les plus bizarres et les moins convenables au sujet; il est vrai qu'en voyant le grand Condé, le duc de Guise, le roi lui-même remplir ces rôles, on oublioit aisément ce qu'ils avoient de ridicule. Si l'œil d'un ami des Arts étoit choqué, le cœur d'un Français étoit ému à la vue de ces hommes célèbres, et trouvoit dans la magnificence de leurs jeux un certain rapport avec la grandeur de leurs actions et l'éclat de leur gloire. Des défauts non moins remarquables s'étoient introduits dans l'architecture, et les plus belles masses étoient interrompues et coupées par des ornemens inutiles; on avoit adopté le contraire de ce que la raison indique, la ligne courbe dans les bâtimens et la ligne droite dans les jar-

dins. Le Nôtre et Mansard, deux hommes de génie, réussirent seuls dans ce genre ; les Tuileries à Paris, la Villa-Pamphili à Rome , le parc de St.-James à Loudres, l'orangerie de Versailles et les châteaux de Maisons et de Clagny, sont des preuves de leurs talens ; mais bientôt leurs imitateurs détruisirent cette courte illusion, et laissèrent voir toute l'imperfection du goût moderne ; ce qui avoit paru admirable pour les promenades publiques ou les palais des souverains, devint mesquin et froid, adapté à la fortune et à la demeure d'un particulier. La France se couvrit de châteaux massifs, de terrasses en échelons, qui se communiquoient entre elles par des escaliers de pierre. Il sembloit que les seigneurs se fussent étudiés à imaginer tout ce qui pouvoit être le plus difficile à exécuter, afin de se distinguer des simples habitations qui n'avoient d'autres ornemens que les beautés naturelles des arbres, des eaux et de la verdure.

Les châteaux les plus à la mode, et qui la plupart existent encore, étoient composés d'un corps de logis ayant deux ailes rentrantes à angle droit, du côté de la cour, ou

bien deux pavillons de même hauteur sur la même ligne, le tout dominé par un immense toit couvert en ardoise; de ces deux ailes partoient des balustrades de pierre qui aboutissoient à deux petits pavillons servant de demeure au portier, et joints ensemble par une grille de fer. Cette enceinte, qui ressembloit plutôt à une prison qu'à une maison de campagne, étoit entourée de fossés secs ou pleins d'eau; de la grille partoit un chemin droit, pavé, qui menoit à la grande route. Le jardin se composoit de deux terrasses, d'où l'on descendoit à un parterre, au milieu duquel étoit une pièce d'eau découpée en forme de miroir, et de chaque côté une rangée de tilleuls ou d'ormes se fermant par le haut carrément, et laissant voir de toutes parts de grands murs de clôture. Le parterre étoit planté d'une espèce de buis divisé en plusieurs compartimens, et représentant les armes du propriétaire, son chiffre, ou l'année de sa naissance. Ces dessins se composoient quelquefois de cailloux et de coquillages de différentes couleurs, maçonnés sur un fond de sable. Aux quatre coins s'élevoient des pyramides de verdure,

des vases de buis, et plus souvent des monstres de plâtre, vomissant l'eau par la bouche, par la poitrine; des nains, des Mercures, et des abbés lisant leur bréviaire. Près de Harlem, en Hollande, on voyoit un jardin où tout une chasse au cerf étoit représentée en charmille. Bernard de Palissy, dans la longue description de son *jardin délectable*, critique fort les oies, les dindons et les grues en ifs et en romarins qu'il avoit vus à St.-Omer, dans les jardins de l'abbé de Clairmarais, ainsi que les gens d'armes de buis de l'abbé des Dunes, en Flandre; mais en même temps il donne le plan d'un bâtiment régulier en charmille, dans lequel on trouvoit des colonnes, des frises, des portes et des fenêtres comme chez soi. On voit encore à la terre de Chambaudoin, dans la Beauce, un labyrinthe représentant tous les instrumens de musique; le violon est bien conservé, et le manche conduit au château.

Il n'est pas étonnant que de semblables demeures n'eussent pas inspiré à leurs habitans beaucoup de goût pour la campagne; aussi personne ne s'occupoit d'en étudier ou d'en décrire les beautés: chacun y portoit depuis

long-temps des occupations étrangères aux jouissances qu'on pouvoit y trouver. Monseigneur, disoit à Bossuet son jardinier, à qui il demandoit, par distraction, des nouvelles de ses arbres, si je plantois des Saint Augustins ou des Saint Jérômes, vous viendriez les voir, mais pour vos arbres vous ne vous en mettez guère en peine¹. Saint-Evremond, voulant consoler le comte d'Orlonne de son exil à la terre de Montmirail, près de Villers-Cotterets, lui donne toutes les instructions qu'il croit les plus avantageuses pour bien passer son temps à la campagne, et ces instructions ne portent que sur les moyens de faire bonne chère, et de ne pas déranger son estomac, tout en mangeant beaucoup. « Que ne doit-on pas tenter, dit-il, pour apprendre à manger délicatement aux heures des repas, ce qui tient l'esprit et le corps en bonne disposition pour toutes choses. Surtout n'épargnez aucune dépense pour avoir des vins de Champagne. Fussiez-vous à deux cents lieues de Paris, rappelez-

(1) *Éloge de Bossuet, par d'Alembert. Histoire des membres de l'Académie française, t. 1, p. 171.*

vous que Léon X, Charles V, François I^{er}, Henri VIII, avoient tous leurs maisons dans *Aï*, ou proche d'*Aï*, pour y faire plus curieusement leurs provisions. » Mesdames de Maintenon et de Montespan, presque toujours en opposition, le furent également dans leurs occupations à la campagne; mais l'une et l'autre étoient peu touchées de ses beautés¹. La première y fondoit des écoles, appeloit de Flandre des ouvrières en dentelles, qu'elle logeoit et payoit pour apprendre à travailler aux femmes et aux filles, établissoit des fabriques et des manufactures, et ne sortoit guère de son vieux château. Madame de Montespan, au contraire, élevoit à Clagny, sous la direction de Mansard, le château le plus régulier de France, l'embellissoit de tous les chefs-d'œuvres de l'art, et plantoit, sur les dessins de Le Nôtre, des jardins symétriques.

Quelque peu d'intérêt que l'on montrât pour les beautés de la campagne² sous le

(1) *Saint-Simon.*

(2) *La même indifférence avoit lieu pour l'agriculture. Voyez à cet égard la Préface de la nouvelle édition des Œuvres d'Olivier de Serres.*

règne de Louis XIV, on l'habitoit néanmoins, n'importe comment, tandis qu'on la quitta tout-à-fait dans le temps de la Régence et sous le règne de Louis XV. Paris devint alors à la mode, comme la Cour l'avoit été quelques années avant, et l'opinion de la société fut plus recherchée que la faveur du monarque. On sent que le séjour de la campagne dut être encore plus négligé, on l'avoit même pris en aversion. Il existe plusieurs contrats de mariage de ce temps, où il est stipulé que la future ne passera qu'une partie de l'année dans les terres de son mari, sans que celui-ci, sous aucun prétexte, puisse l'y retenir davantage. A côté de cet éloignement pour la campagne, on ne sait comment expliquer les éloges sans cesse répétés de la vie pastorale, que l'on rencontre dans la plupart des ouvrages de littérature depuis le règne de Louis XIII. Les pièces de théâtre et les romans, tels que l'Astrée, Clélie, etc., sont remplis de bergers modernes habillés à la française, parlant le langage de l'hôtel de Rambouillet, et paroissant des gens du monde auxquels on auroit donné des pannetières et des houlettes. Vauquelin des Yveteaux,

homme de sens d'ailleurs et précepteur de Louis XIII, s'étoit retiré dans une maison du faubourg St.-Germain, où il passoit la moitié de l'année, vêtu en berger. Là il se promenoit dans un jardin de deux arpens, la houlette à la main et le chapeau de paille sur la tête ; il lui sembloit conduire son troupeau, et le défendre du loup ; il lui adressoit des chansons et des idylles. Il avoit fait habiller de même sa grosse servante nommée Dupuys, et ces deux personnes s'imaginoient goûter ainsi les plaisirs de l'âge d'or et la vie primitive des hommes. Le genre pastoral n'a jamais pu se perfectionner en France, parce qu'il n'avoit son principe ni dans nos mœurs ni dans nos souvenirs. Il rappeloit aussi peu la simplicité de la vie champêtre que les fêtes de Louis XIV ne ressembloient aux beaux et nobles tournois de la Chevalerie. Encore, si cette manie de bergerie se fût bornée au théâtre et à la littérature ! mais sous le règne de Louis XV elle s'introduisit dans les arts, elle peupla les jardins de bergers à toupet frisé, de bergères à gros cottillons. Ces figures insipides paroissoient sur la table, imitées en biscuit de Sèvres ; on les

voit assises près des pendules ou conduisant leurs troupeaux, dans les corniches, et sur les tapisseries des salons : plusieurs même furent envoyées à la Chine, pour en revenir dorées sur du vieux laque. On ne vouloit plus être peint que de cette manière ; des gens sérieux, de professions graves, sont représentés dans les tableaux de ce temps avec de grosses perruques, des habits couverts de rubans, et tenant un flageolet à la main. D'après ces mêmes idées, quelques personnes se déterminèrent à aller habiter la campagne pour être plus près de leurs scènes favorites ; mais comme il est plus facile de changer de lieu que de manière de vivre, ils apportoit dans leur château les goûts et les habitudes de la ville. Tout en vantant l'air pur des champs, on se levoit à deux heures après-midi, on jouoit jusqu'à quatre heures du matin, et, tout en s'attendrissant sur la simplicité des mœurs champêtres, les femmes mettoient du rouge, des mouches et de grands paniers ¹.

(1) *Madame de*** ayant invité plusieurs personnes de sa société à venir voir une terre qu'elle avoit fort*

Bientôt il se fit dans la littérature et dans la société un changement remarquable. Les allégories pastorales, qui n'avoient été imaginées dans l'origine que pour déguiser quelques intrigues amoureuses du temps, cachèrent bientôt d'autres intentions. Plusieurs gens de Lettres devinrent ce que l'on s'est plu à nommer *des philosophes*. La bergerie se trouva alors un emblème tout prêt, un moyen préparé pour attaquer les institutions, comme elle avoit servi d'abord pour fronder les mœurs. Seulement, afin de donner plus de vraisemblance aux tableaux et rapprocher les exemples des yeux, on transforma les bergers du Lignon en paysans de la Beauce et de la Brie; des Céladons, on fit des moralistes; on leur donna des vertus au lieu de grâces et d'élégance; leurs Idylles devinrent des sermons. Les danses des bergers de Watteau et de Boucher furent remplacées par

embellie, tout le monde s'y rendit et y passa quinze jours à jouer et à se disputer sur les affaires du temps. Enfin la veille du départ on conviut, par complaisance pour la maîtresse de la maison, qu'on iroit voir le parc; et en effet on fit l'après-dîné une promenade aux flambeaux.

les scènes villageoises de Greuse. On n'entendait plus au théâtre que les sentences du vieux *Mathurin*, du gros *Colas*, et un jargon de campagne qui, sous l'affectation de la franchise et de la bonhomie, cachait plus d'intention et de projets que les phrases précieuses et les *concetti* des anciens bergers. Tous les livres, même ceux destinés à l'éducation des enfans, ne parloient que de nos *pères nourriciers*; tous les exemples de fidélité, d'honneur et de désintéressement étoient pris parmi les gens de la campagne ou du peuple; et si quelquefois un homme du monde se trouvoit mêlé avec ces personnages, c'étoit pour y jouer le rôle d'un égoïste, d'un libertin, ou celui d'un philanthrope niais qui, oubliant vis-à-vis de ses inférieurs toute convenance, les encourageoit à les oublier également à son égard. Par une autre bizarrerie aussi étrange, et tandis que l'on recevoit ainsi des paysans des leçons de galanterie et de morale, on ne s'occupoit qu'à leur donner des règles et des préceptes d'agriculture; on leur apprenoit en très-beaux vers dans quel temps ils devoient labourer, semer, récolter; tous les poèmes rouloient sur ce sujet. On vit

à la fois les Géorgiques de l'abbé Delille, les Saisons de M. de Saint-Lambert, les Mois de Roucher, l'Agriculture de Rosset, la Nature champêtre de Marnezia: enfin de nouvelles éditions du *Prædium rusticum* du Père Vanière, qui avoit cru devoir traduire en vers latins la Maison rustique, afin de la mettre plus à la portée de tout le monde. Au milieu de ces singularités, ou plutôt à leur suite, arriva la Révolution. Chacun y apporta son petit tribut des foiblesses humaines. *Nos pères nourriciers* vendirent un peu cher le blé à leurs enfans, pendant la disette et la baisse des assignats : ils achetèrent assez bon marché les terres de leurs seigneurs. Le vieux Mathurin fut président de district, le gros Colas fit des motions, et plusieurs d'entre eux allèrent même jusqu'à emprisonner leurs précepteurs et leurs apologistes; il leur est arrivé

..... quelquefois de manger
Le berger.

Alors, soit que l'on soit devenu injuste ou seulement indifférent à leur égard, il est certain qu'on ne les voit plus paroître à présent ni sur la scène ni dans les romans; il

semble qu'ils aient aussi perdu leurs privilèges à la Révolution. On est convenu de prendre les vertus où elles se trouvent, et de n'attribuer le bonheur qu'à ceux qui en jouissent, sans le chercher exclusivement dans un état plutôt que dans un autre ¹.

(1) *Il est triste de le dire, mais c'est à l'homme des villes principalement qu'appartient le bonheur de la campagne, lorsqu'il peut l'habiter sans regretter le monde : c'est lui seul qui a la faculté d'apprécier tous les biens qu'elle offre, et le temps de reste pour en jouir. Les conditions humaines ressemblent à ce testament des fables de La Fontaine, qui ne devoit contenter les légataires que lorsque chacun d'eux se seroit défait du lot qu'il avoit reçu en partage. Les Paysans, esclaves des élémens, victimes des beautés que nous admirons le plus dans la nature, ne jugent des idées que nous y attachons que par les peines qu'ils en ressentent ; le soleil levant est pour eux le signal des travaux pénibles de la journée, l'orage qui embellit l'horizon leur annonce la grêle qui menace leur récolte ; ils considèrent un beau lieu du même œil que les habitans actuels de l'Égypte regardent les palais des rois de Thèbes, sur les sommets desquels ils ont bâti leurs misérables cabanes. Plus un pays est civilisé, plus les paysans semblent s'éloigner des idées que la campagne inspire. Le nègre, riche de son imprévoyance ; le turc, de son apathie ; le paysan espagnol, de sa frugalité, vivant tous sous un beau climat, ont un instinct plus naturel de la vie contemplative qu'aucun peuple de l'Europe : le*

Quoique la plupart des gens du monde, en France, depuis le règne de Louis XIII, vécutent peu à la campagne, il y avoit cependant deux classes d'hommes qui s'y trouvoient fixées de tout temps, l'une par nécessité, l'autre par goût ou par philosophie. La première composoit le corps de la no-

premier se laisse aller doucement au courant du fleuve, dans son canot d'écorce ; l'autre fume sa pipe assis sous un platane sur les rives du Bosphore ; le troisième chante, la nuit, sur sa guitare, au milieu des ruines de Grenade, tandis que nos plus riches fermiers de la Brie ou de la Normandie travaillent sans relâche toute la semaine pour jouer aux quilles le dimanche, et boire du vin aigre au cabaret. L'habitant des environs de Paris est encore moins distingué que les autres ; à cet égard : c'est une espèce de bourgeois qui réunit la recherche des villes à la grossièreté des campagnes ; son costume est en cela comme son caractère. Il existe cependant quelques exceptions à cette règle, et on les rencontre parmi les paysans de l'Auvergne, de la Bretagne, de quelques parties de la Picardie, et surtout chez les Béarrois, qui ne voudroient pas plus quitter leurs barrettes que leurs montagnes, ni cesser de parler du bon Henri. C'est au milieu de ces peuples que se sont conservées les vraies mœurs de la campagne, et que l'on pourroit trouver le sujet d'idylles modernes, non moins touchantes, non moins naïves que les anciennes ; ces dialogues ne seroient ni fades comme ceux de nos premiers ber-

blesse pauvre, habitant les débris des châteaux de leurs pères, et conservant, à peu de chose près, leur manière de vivre. Comme eux ils passoient la moitié de leur temps à la chasse; mais au lieu d'y aller à cheval, suivis de leurs écuyers, et un faucon sur le poing, ils suivoient un lièvre à pied, avec un fusil.

gers, ni pédans comme ceux des autres, mais un tableau simple et vrai des habitudes champêtres.

Il existe un pays où ces mœurs antiques se sont même conservées dans les autres classes de la Société, où l'on retrouve les affections sociales mêlées aux grands spectacles de la nature et aux travaux simples de la vie champêtre, c'est l'Ecosse; là on rencontre des gentlemen farmers, gentilshommes fermiers, ou plutôt fermiers bourgeois, qui ayant des baux de 18 ans font valoir une grande étendue de terre, sont entourés de beaucoup de serviteurs et de troupeaux, comme aux temps d'Homère et de Jacob. Dans leur habitation séparée, on trouve toute la propreté des gens du monde, jointe à l'abondance que procure une grande exploitation. Leurs subalternes partagent leurs richesses, parce qu'elles consistent dans l'abondance. Ils sont divisés par cantons, dont tous les habitans portent le même nom, ainsi qu'étoient les anciennes tribus: dans tel district, tout le monde s'appelle Macdonald, dans tel autre, Gordon. Les paysans sont encore vêtus des étoffes bariolées de leurs pères, de leur singulière tunique, et chantent comme eux les poésies d'Ossian.

Au lieu de fêtes et de tournois , on les voyoit au bal chez le Lieutenant du roi ou l'Intendant de la ville voisine. L'autre classe, moins nombreuse, étoit composée de gens distingués qui , après avoir rempli une carrière honorable , trouvoient un grand charme dans la retraite. C'est par eux que s'est formée la vie de châteaux , qui , réunissant la richesse à la considération , formoit , dans les derniers temps , l'existence la plus agréable. Là se conservoit un honneur héréditaire , entretenu d'âge en âge comme le feu sacré. Ces nobles demeures avoient leur histoire , ainsi que les donjons des chevaliers avoient eu jadis leurs romans ; les portraits de famille étoient rangés par ordre dans les salles , et les tombeaux dans la chapelle. Ces images des bons aïeux , sans cesse présentes aux yeux des jeunes-gens , se gravoient naturellement dans leur mémoire , et les suivoient dans la vie , comme autant de guides qui devoient les ramener , un jour , purs et sans tache au manoir natal. Les meubles des appartemens avoient l'air d'en être les contemporains ; leur forme et leur couleur étoient en harmonie avec les vieux pans de

de boiseries des murs et les cadres tortillés des tableaux.

Auratasque trabes, veterum decora alta parentum ¹.

Ces sortes d'habitations me paroissent bien décrites dans le roman de madame de la Vallière, dont le château existe encore à trois lieues de Tours. « Il étoit bâti sur le penchant d'une montagne, dit madame de Genlis; il dominoit du côté du midi les bords enchantés de la Loire, et les ombrages majestueux d'une vaste forêt formoient un cintre imposant et mélancolique autour de la façade du nord. L'intérieur du château offroit partout les restes d'une magnificence dégradée par le temps; on y voyoit la sage économie et la noble simplicité de ses habitans, en s'y rappelant le luxe éclatant des anciens possesseurs. Nous n'avons plus que des souvenirs personnels; ils sont bornés comme la vie, et même souvent, comme la jeunesse, un petit nombre d'années les compose. Nos pères les étendoient autant que le permettent l'imagination et la mémoire : ils se rappe-

(1) *VIRG. L. II, v. 448.*

oient avec attendrissement les actions de leurs ancêtres; ils travailloient avec ardeur pour leur postérité; le passé ainsi que l'avenir avoient pour eux toute leur immense étendue, ils en jouissoient également par leurs souvenirs, leurs sentimens, leurs projets et leurs espérances. Tant qu'on aima sa patrie et ses rois, on voulut se retracer les faits qui pouvoient les illustrer. La plus belle partie de l'histoire nationale devint une tradition de famille, et la gloire de ses aïeux fut alors le bien héréditaire le plus précieux et le plus estimé. On conserva dans les châteaux, avec un respect filial, avec orgueil les meubles gothiques de ses pères : on montrait la tapisserie usée qu'une aïeule laborieuse avoit tissée de ses mains; on se promenoit dans les longues galeries remplies des portraits révéérés de ses parens et de ses souverains; chaque chambre avoit son anecdote, et gardoit les noms des princes et des grands personnages auxquels on avoit donné l'hospitalité : dans ces vénérables demeures, rien n'annonçoit le goût frivole de la nouveauté; l'oubli, l'ingrat oubli ne s'y montrait jamais; tout y portoit la noble empreinte de la so-

fidité, de la gloire et de la reconnoissance. »

Déjà sous le règne de Louis XIV, on voyoit plusieurs personnages marquans préférer cette vie noble et simple aux agrémens de la Cour. Le grand Condé, qui s'étoit plu à cultiver des œillets dans le donjon de Vincennes, goûtoit bien mieux les amusemens de la campagne dans le beau séjour de Chantilly, que la nature semble avoir destiné pour la retraite des grands hommes. Il s'occupoit, dit un de ses descendans ¹, du soin de l'embellir encore; tous les changemens qu'il fit, tous les ouvrages qu'il créa, portent l'empreinte de son génie. L'élévation de son âme ne se manifestoit pas moins dans le choix de sa société. Chantilly rassembloit alors ce qu'il y avoit d'illustre dans tous les genres : généraux, magistrats, négociateurs, gens de Lettres, artistes y étoient indistinctement admis, et même désirés, pourvu qu'ils eussent du talent; ce prince ne trouvoit au-dessous de lui que la médiocrité. Supérieur dans plus d'un genre, instruit dans tous, le héros s'entrete-

(1) *Essai sur la vie du grand Condé, par L. J. de BOURBON, son quatrième descendant.*

noit avec Créquy, Luxembourg ou Chamilly; l'homme d'État avec d'Estrade, Barillon, Polignac; le prince instruit dans les lois, avec Boucherat ou Lamoignon; le connoisseur avec Mansard, Le Nôtre, Coisevox; l'homme éloquent avec Bossuet et Bourdaloue; le philosophe avec La Bruyère et La Rochefoucauld; l'homme de Lettres avec Boileau, Racine, Santeuil, La Fare, mademoiselle de Scudéry, madame de La Fayette, et quantité d'autres gens de talent et de mérite dans tous les genres, à qui la postérité croit rendre un hommage de plus, en se rappelant qu'ils étoient de la société de ce grand prince. » Plus modeste dans sa retraite, le maréchal de Catinat cachoit à Saint-Gratien sa gloire et sa pauvreté; s'éloignant de la Cour sans la fuir, gémissant de son sort sans s'en plaindre, il sembloit n'avoir jamais connu ni mérite d'existence plus brillante. « Nous ne passons pas un jour sans le voir, dit madame de Coulanges; je le trouve seul, au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il ne croit pas en avoir jamais porté. » Deux femmes célèbres de ce temps, madame de Sévigné et mademoiselle de Montpensier, vivoient également

retirées à la campagne. Madame de Sévigné embellissoit sa retraite de ses affections et de ses souvenirs. Une allée de son parc portoit le nom de sa fille; sur plusieurs arbres on lisoit des devises qui avoient rapport à son absence. « Me voici dans ces pauvres rochers ¹, lui écrivoit-elle : peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse : il y a des souvenirs agréables ; mais il y en a de si vifs, de si tendres, qu'on a de la peine à les supporter ; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. » Sans ce regret, elle eût été heureuse en partageant son temps entre la promenade, les travaux qu'elle faisoit exécuter dans son parc, et ses lectures. Elle refusoit les offres de ses amis, qui vouloient lui donner les moyens de passer l'hiver à Paris. « On nous plaint à Paris, disoit-elle ²; on croit que nous sommes au coin de notre feu à mourir d'ennui et à ne pas voir le jour ; mais, ma fille, je me promène, je m'amuse ; ces bois n'ont rien d'affreux ; ce n'est pas d'être ici qu'il faut me plaindre. » Elle dé-

(1) *Lettre 105, tome II, dernière édition.*

(2) *Lettre 372, tome IV, dernière édition.*

plore ailleurs la perte de plusieurs vieux arbres que son fils avoit fait couper dans une de ses terres. « Toutes ces Dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux Sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçoient par leurs funestes cris le malheur de tous les hommes : tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur, et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où étoit Clorinde. »

Mademoiselle de Montpensier, dont la vie avoit été aussi agitée que celle de madame de Sévigné étoit tranquille, habita d'abord la campagne par humeur, et auroit fini par s'y fixer par raison. Ses projets de mariage avoient tous été ou trop élevés ou trop modestes, et aucun ne lui avoit réussi. Irritée contre la Cour, ennuyée du monde, et mal payée de ses sentimens, elle forma un plan charmant de retraite à la campagne ; et il semble qu'elle ait deviné la vie de châteaux telle qu'elle a existé depuis et qu'elle est

encore. « Premièrement, dit-elle ¹, il faudroit que les personnes qui voudroient se retirer de la Cour ou du monde, s'éloignassent de l'un et de l'autre sans en être rebutées ; mais qu'elles le fissent par la connoissance du peu de solidité qu'on trouve dans ce commerce : et il est aisé de ne s'en pas soucier, quand on est parvenu, par ses soins ou par sa naissance, à jouir d'une fortune honnête et selon sa condition. On peut aussi se trouver en âge où l'ambition est moins vive, et où les personnes raisonnables peuvent guérir facilement. Il seroit bon de concerter tous ensemble du lieu de l'habitation, et délibérer si on choisiroit les bords de l'Oise ou ceux de la Seine. Quelques-uns aimeront mieux les bords de la mer. On prendroit un grand plaisir à faire planter et à voir croître des arbres différens ; le soin d'ajuster sa maison et son jardin occuperoit aussi beaucoup. Ceux qui aiment la vie active travailleroient à toutes sortes d'ouvrages, comme à peindre ou à dessiner, et les paresseux entretiendroient ceux qui s'occuperoient de la sorte. On nous enverroit

(1) *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, tome IV, pag. 121.

tous les livres nouveaux et tous les vers, et ceux qui les auroient les premiers, auroient une grande joie d'en aller faire part aux autres. Je ne doute pas que nous n'eussions quelques personnes qui mettroient aussi quelques ouvrages en lumière, selon leur talent. Ceux qui aiment la musique la pourroient entendre, puisque nous aurions parmi nous des personnes qui auroient la voix belle et qui joueroient du luth, du clavecin et d'autres instrumens. » Jusque-là tous ces projets sont assez raisonnables ; mais ceux qui suivent tiennent au faux goût et à la malheureuse manie de bergerie dont nous avons parlé. « Je voudrois, ajoute-t-elle, qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies, qu'on eût des houlettes et des capelines, qu'on dinât, sur l'herbe verte, des mets rustiques et convenables aux bergers, et qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'Astrée : Lorsqu'on seroit revêtu de l'habit de berger, je ne désapprouverois pas qu'on tirât les vaches, ni que l'on fit des fromages et des gâteaux. »

Autant le repos est noble, lorsqu'il est le prix des travaux ou la consolation de l'in-

justice, autant il est déplacé lorsqu'il arrête une carrière honorable. On regretta de voir, peu de temps après cette époque, le duc du Maine mener à Sceaux une vie oisive et nulle; tandis qu'il pouvoit prétendre à la régence, et sauver à la France un temps malheureux. Il traduisoit l'Anti-Lucrèce, au lieu d'aspirer à gouverner l'Etat. La duchesse, plus ambitieuse que lui, n'ayant pu parvenir à lui faire jouer un rôle brillant, adopta bientôt une vie semblable à la sienne. Elle rassembloit chez elle les gens les plus distingués : Chaulieu, Saint-Aulaire, Malezieu, La Motte, Fontenelle, Voltaire, composoient ce que l'on appelloit l'école de Sceaux. Là on retrouvoit les grâces des poètes de la Grèce et la doctrine de ses philosophes, les charmes de la conversation et les agrémens de la campagne.

La vie de châteaux se perfectionna sous le règne de Louis XVI, lorsque la Cour perdit l'éclat qui l'environnoit. La liberté et le bonheur dont on jouissoit chez soi faisoient sentir vivement la gêne de se déplacer, et l'on aimoit mieux recevoir des hommages dans ses terres que d'en aller rendre ailleurs.

Quoique les prérogatives des seigneurs fussent bien diminuées, elles existoient cependant encore assez, pour leur donner une sorte de considération et de patronage qui rappeloit l'ancienne autorité, sans en avoir les inconvéniens. Les liens qui unissoient ainsi le château à la chaumière, les propriétaires de terres aux gens de la campagne, tournoient presque toujours à l'avantage des derniers. Pour quelques honneurs frivoles qu'ils rendoient au seigneur de la paroisse, à la dame du château, ils leur imposoient de véritables devoirs de bienfaisance et de protection, qu'il étoit honteux à eux de ne pas remplir. Depuis que ces rapports ont été détruits, les châteaux ne sont plus que des maisons un peu plus grandes que les autres, où l'on vit comme l'on veut, sans s'intéresser à ce qui se passe aux environs : si quelques amours-propres ont gagné à cette indépendance générale, les pauvres y ont peut-être perdu un point de ralliement, et elle a fourni du moins de bons prétextes à l'égoïsme.

Ainsi que les seigneurs, les gens de Lettres les plus distingués habitoient de préférence

la campagne, et en faisoient l'éloge dans leurs ouvrages. La Fontaine et Chauvieu lui dirent leurs meilleurs vers. Boileau ne sortoit guère de sa maison d'Auteuil que pour aller à Bâville, chez M. De Lamoignon, ou dans les terres de quelques autres de ses amis. Les habitans de Montbar, en Bourgogne, conservent le souvenir de M. de Buffon, comme s'il vivoit encore. Voltaire, dont on a dit tant de mal, quoiqu'il fit à Fernay tant de bien, ne se plaignoit point d'être éloigné de Paris; et Rousseau portoit sa paresse tantôt dans un lieu, et tantôt dans un autre. Nous nous réservons d'entrer dans plus de détails sur la vie de ces hommes distingués, en décrivant les lieux qu'ils ont habités. Nous aimons mieux les faire connoître ensemble, et donner ainsi l'histoire de la solitude, comme Zimmermann en a écrit la théorie. D'ailleurs le but de cet ouvrage est moins d'inspirer le goût de la campagne que d'ajouter aux agrémens des personnes qui l'habitent. Nous avons vécu long-temps sous l'empire de la nécessité, et il ne faut plus de philosophie pour se conformer à sa position; l'habitude et l'exemple général suffisent à cet égard. Le plus dif-

ficile est d'aimer son sort¹, quel qu'il soit, et d'y conserver de l'indépendance. L'ennui s'attache à ceux que le malheur épargne, et les occupations de la campagne me semblent le véritable remède à ces deux maux. *Il faut* (comme dit Candide) *cultiver son jardin*, ou, ce qui vaut encore mieux, l'embellir si l'on en a le moyen. La France offre déjà plusieurs parcs assez beaux pour encourager à les imiter, et ne pas obliger d'aller chercher des modèles chez les étrangers. En les rassemblant dans cet ouvrage nous désirons être utiles à ceux qui aiment cette occupation. Les exemples, mis sous les yeux, servent en cela plus que les préceptes; l'étude que l'on fait soi-même, plus que les conseils des gens de l'art; le temps et une surveillance personnelle, plus que la dépense prodiguée en un moment. Il est peu de personnes qui voulant embellir le lieu qu'elles habitent ne puissent y parvenir sans déran-

(1) *Suivant la belle expression de Diderot : accepter l'adversité. (Vie de Sénèque.) Une femme, distinguée par son esprit, a dit : qu'il ne falloit pas faire seulement de nécessité vertu, mais de nécessité plaisir.*

ger leur fortune, si elles veulent se résoudre à n'exécuter chaque année qu'une petite partie d'un plan général auquel elles se seroient fixées après de longues réflexions. Si le goût de semblables travaux pouvoit s'introduire parmi tous ceux qui ont conservé ou acquis quelque terre, il en résulteroit un grand avantage pour la France en général. Ce pays y gagneroit un aspect agréable et pittoresque qui lui manque quelquefois, surtout dans les environs des villes : on verroit bientôt disparaître ces grands murs qui servent de clôture à tous les enclos, et qui fatiguent les yeux par leur excessive blancheur et leur ligne monotone ; les bords des rivières ne seroient plus aussi encaissés, aussi arides ; on ne passeroit plus aussi rapidement d'une forêt épaisse à des champs entièrement découverts ; la vue ne seroit pas sans cesse arrêtée par une allée d'arbres taillés comme un coffre vert, ou par une terrasse garnie de vases et de figures de plâtre. Il seroit à désirer que l'art des jardins devînt populaire en France, comme l'architecture l'est en Italie : chaque maison, dans ce dernier pays, a son principe de construction qui se rattache à une école pure ;

les moindres métairies sont ornées d'un petit porche, d'un toit bien fait, ou d'une galerie à jour qui sert à sécher les légumes; enfin on remarque partout un ensemble qui présente de jolies lignes et se groupe agréablement avec ce qui l'entoure. De même en France chaque maison devrait être accompagnée d'un jardin soigné, de quelques arbres, et n'être séparée des autres habitations que par un fossé ou une haie, afin de se servir ainsi mutuellement de point de vue, et former une réunion de demeures agréables, de tout genre. Je sais qu'il existe encore beaucoup de préjugés contre le nouveau goût des jardins, malgré tout ce qui a été écrit en sa faveur. Quelques gens tiennent aux vieilles coutumes¹, et d'autres croient qu'il ne faut pas imiter les Anglais, comme si le patriotisme ne consistoit pas plutôt à surpasser ceux qui font bien,

(1) *Quelques personnes sensées, mais que les événemens ont peut-être rendus trop sévères, attribuent les malheurs de la révolution à tous les changemens qui se sont introduits dans nos usages, et même dans nos jardins: elles voudroient rétablir tout ce qui a été détruit, comme s'il étoit nécessaire de repasser par les anciennes allées pour revenir aux anciennes institutions.*

qu'à faire autrement qu'eux. « Mon amour pour la patrie, dit Voltaire ¹, ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers ; au contraire, plus je suis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays de trésors qui ne sont pas nés dans son sein. » D'ailleurs cette opinion est d'autant plus absurde, que nos jardins modernes ne sont pas une invention de l'Angleterre. Ce sont les jardins des Anciens, ceux du Tasse ², de Milton ³, de Pétrarque; ce sont les jardins de la nature, auxquels les Anglais sont revenus un peu plutôt que nous. Bien loin de nous avoir jamais dirigés dans cet art, ils nous ont constamment imités; c'est de nous qu'ils tenoient leurs jardins jusqu'au dix-septième siècle. Sous le règne de Louis XIV, ils firent venir Le Nôtre pour tracer les plans de St.-James

(1) *Lettre de Voltaire à M. Maffei, Préface de Mérope.*

(2) *Jérusalem délivrée, Ch. xv, Description de l'île et du palais d'Armide.*

(3) *Paradis perdu, description du jardin d'Eden, L. iv. Ce tableau est entièrement celui des jardins modernes, comme l'ont remarqué plusieurs écrivains, entre autres M. Walpole, dans un petit traité sur les jardins, à la suite de ses anecdotes of Painting.*

et de Greenwich; leurs artistes les plus distingués, et qui plantoient tous les jardins à cette époque, étoient London et Wise, qui exagéroient les escaliers de pierre, les terrasses et les parterres de buis. Long-temps avant qu'Addisson eût signalé ce mauvais goût dans sa feuille du Gardien ¹, le savant évêque d'Avranches, M. Huet, l'avoit déjà critiqué ², et avoit développé le plan des jardins tels qu'ils existent à présent. *Ce n'est pas raison* (avoit dit avant eux Montaigne) *que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté intrinsèque et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée, si bien que partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises* ³. Dans beaucoup d'ouvrages du même temps on trouve de semblables critiques ⁴; il s'en

(1) *The Guardian*, N^o. 173.

(2) *HUETIANA*. Ch. LXXII. Des jardins à la mode.

(3) *MONTAIGNE*, L. I, ch. XXX.

(4) *Madame de Sévigné*, en parlant d'une montagne agréable qu'elle avoit vue, et d'où sortoient plusieurs sources, s'exprime ainsi: si cette montagne

fallut

fallut même de bien peu que Louis XIV n'adoptât pour Versailles les plans de Duverny, qui étoient des jardins irréguliers, dans le style le plus distingué. Il balança long-temps ; mais l'éloignement que ce prince avoit pour toute innovation trop marquée, lui fit préférer ceux de Le Nôtre, moins extraordinaires alors, et dont on pouvoit mieux se figurer l'effet. Cet exemple décisif retarda d'un demi siècle nos progrès dans cet art, mais un changement n'en étoit pas moins prévu déjà, et il eut lieu il y a quarante ans, sans avoir besoin d'aucune influence étrangère ; il se fit naturellement, par l'introduction des arbres exotiques : la multiplicité de leurs formes, la variété de leur feuillage firent reconnoître qu'ils convenoient

étoit à Versailles, je ne doute pas qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines, etc. (*Let. 426, t. iv.*) *Il y auroit mille exemples semblables à citer. Les Anglais ont pris de nous leurs jardins, comme ils ont reçu nos institutions, lors de la conquête de Guillaume-le-Conquérant. Ils ont perfectionné les uns et les autres ; et nous sommes allés à notre tour les reprendre chez eux. C'est ainsi qu'ils achètent aux Espagnols leurs laines, et les leur revendent manufacturées.*

mieux réunis en bosquets ou plantés isolément que rangés en allées droites. De cette manière ils se développoient plus facilement, et formoient de plus belles masses. Cette irrégularité une fois adoptée, les mêmes changemens eurent lieu pour le cours des eaux qui devoient les arroser : pour les chemins que l'on pratiquoit au milieu d'eux, on n'eut pas besoin de faire venir des pays étrangers des maîtres dans un art que la nature nous indiquoit également dans le nôtre. Quelques peintres ¹ et des gens de goût furent les premiers qu'on suivit, et les plus beaux jardins de France durent même leur principal mérite à l'expérience et au jugement de ceux à qui ils appartenoient ². Cependant comme tous les arts, dans leur enfance, sont sujets à

(1) *On doit distinguer parmi eux M. Belanger, architecte et peintre de paysage, dont presque tous les travaux existent encore, et sont remarquables par leur bon goût et leur élégance. M. Robert, trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge ; M. Morel, auteur d'un ouvrage intitulé : la Théorie des Jardins, et plusieurs autres artistes.*

(2) *M. de Girardin à Ermenonville, M. Boutin à Tivoli, M. de Boulogne à la Chapelle, M. de Laborde à Méréville, etc. etc. M. de Girardin, non-*

s'écarter de la route du vrai lorsqu'ils y sont autorisés par quelques exemples, plusieurs personnes se laissèrent entraîner *au genre chinois*, qui consistoit à produire dans un très-petit espace autant de scènes différentes que ce peuple en représentoit à la fois sur ses tapisseries. On crut qu'il étoit beau de tourmenter un terrain en mille manières bizarres, d'y créer un tas de monticules, où l'on arrivoit par des sentiers tournans et étroits. Un filet d'eau obtenu à grands frais par la pompe à feu de Perrier sortoit deux fois la semaine d'un immense rocher, et remplissoit par une soi-disant cascade une rivière maçonnée que les enfans sautoient à pieds joints; cent petits ponts, cent petits chemins, cent petits canaux serpenoient dans les jambes, et faisoient regretter sans cesse ces bonnes allées droites de nos pères, ces toits de verdure où l'on pouvoit du moins marcher devant soi et avoir un voisin pour causer. Une autre manie, non moins ridicule, occupoit une autre espèce de gens : c'étoit une sorte d'enthousiasme outré

seulement créa lui-même son jardin, mais écrivit un petit ouvrage excellent pour diriger ceux qui voudroient se livrer comme lui à ce genre d'occupation.

pour les différens aspects de la campagne, qui parut tout d'un coup, comme si on eût fait à l'instant la découverte de leurs beautés. Cette passion produisoit, dans les personnes qui en étoient affectées, une extase puérile à chaque pas, et leur faisoit trouver dans la nature mille choses surnaturelles, comme souvent les gens du monde voient dans les ouvrages des artistes des intentions subtiles que ceux-ci n'ont jamais eues. Les faiseurs de jardins, imbus de ces mêmes idées, rassembloient dans leurs parcs toutes les scènes qui pouvoient les faire naître. Lorsque l'espace ne permettoit pas de varier beaucoup les sites, ils y suppléaient à force d'inscriptions ou de petites fabriques qui vous apprennoient où vous deviez rêver, où vous deviez vous attendrir; vingt arpens pouvoient alors contenir un cours complet de morale. Une promenade rappeloit tous les devoirs et tous les sentimens; chaque rocher disoit quelque chose de tendre; chaque arbre portoit une devise sentimentale conçue dans l'innocence des premiers âges ou dictée par celle du propriétaire. Ces emblèmes cependant ne produisoient pas toujours l'effet que l'on dé-

siroit. Des gens distraits, des femmes légères roioient dans la vallée des tombeaux ¹; on se dispuoit sur le banc de l'amitié; on jouoit gros jeu sous le chaume d'une cabane rustique; et les voutes sombres de l'abbaye ou de l'hermitage n'inspiroient pas toujours des pensées bien religieuses ².

(1) *Il falloit absolument un mort à un faiseur de jardins autrefois, comme il falloit un malade au médecin de Pourceaugnac; lorsqu'on avoit le malheur de n'en point posséder dans sa famille, on en empruntoit un dans l'histoire. Tout le monde envioit au Propriétaire d'Ermenonville le corps de J.-J. Rousseau, et à celui de Maupertuis le tombeau de Coligni: ces deux jardins ont perdu leur mort à la révolution et n'en sont pas moins remarquables. Ce n'est pas cependant que je veuille blâmer la coutume antique et solennelle de placer sous de beaux ombrages les cendres des personnes qui nous ont été chères, mais ces tristes souvenirs doivent être solitaires comme la douleur qui les consacre et qui seule a le droit de les visiter. Ils doivent être placés dans des lieux écartés et ne point servir à une ostentation ridicule.*

(2) *Il sembleroit que les changemens opérés dans les jardins auroient eu des rapports avec la marche de quelques autres idées qui devoient leur être tout-à-fait étrangères. Dans le temps où la symétrie dominoit dans les jardins, la régularité régnoit aussi dans les autres choses de la vie. Les rangs étoient réglés, les états distincts, les sentimens mêmes avoient*

Ce n'est point dans de semblables niaiseries que consiste l'art des jardins; et de même que j'ai eu lieu d'observer plus haut que les jardins de Pline étoient opposés à la noble ordonnance qui dirigeoit les Anciens dans toutes leurs productions, je remarquerai de même ici que les compositions dont nous venons de parler sont entièrement contraires à la raison et au bon goût, et je conçois qu'elles aient dû révolter les gens sensés et

leurs gradations et, pour ainsi-dire, leur cérémonial, comme la Cour son étiquette. Le grand Condé s'amusoit de la carte de tendre et de l'échelle d'amitié de mademoiselle de Scudery, parce qu'elle présentoit en effet une peinture comique des mœurs de son temps. L'amour étoit alors un amusement de l'esprit autant qu'un intérêt du cœur; il ennobliroit les idées sans entraver l'ambition ou interrompre les occupations sérieuses. On savoit véritablement la distance qu'il y avoit du village de PETITS SOJNS à celui de BILLETS DOUX, etc., et on mettoit le temps qu'il falloit pour s'y rendre. Depuis que l'on a perdu la carte de ce pays ou que les routes en ont été dégradées, on y voyage comme on peut à travers champs. Mais il est certain que le vague qui s'est mêlé à tous les sentimens, comme à tous les principes, la liberté qui s'est introduite dans la manière de vivre auroient suffi pour faire abolir la régularité des lieux que l'on habitoit, si même on n'y avoit pas été déterminé par les raisons que nous avons dites plus haut. Ce qui le

leur donner de l'aversion pour le genre en lui-même. Le véritable art des jardins me paroît être *la science de produire, dans un lieu quelconque, l'aspect le plus agréable que le site soit susceptible de représenter.* Cette règle, une fois établie, elle modère également l'ambition de créer et la manie de détruire; elle oblige à suivre ce que la nature indique par la forme du terrain, la situation,

prouve c'est l'exagération à laquelle on s'est porté sur-le-champ à cet égard; on est passé, dans un moment, des jardins peignés et des sentimens précieux, aux lieux sauvages et aux passions sombres. Sitôt que J.-J. Rousseau eut élevé un autel à la rêverie dans les jardins d'Ermenonville, et fait grimper St.-Preux sur les rochers de Meillerie, tout le monde voulut l'imiter. On ne vit plus que des précipices dans les jardins, et que des gens attendris ou contemplatifs dans les salons. C'est alors que l'on commença à employer sans cesse les mots mélancolie, romantique, tristesse et surtout celui de nature, que l'on a si souvent dénaturé. On eut la nature de l'homme, la nature des choses. Le monde n'étoit plus que le grand livre de la nature; si quelqu'un se tuoit, les uns le blâmoient parce qu'il outrageoit la nature; d'autres le félicitoient de s'être endormi dans le sein de la nature: et dernièrement nous avons vu, dans une pièce de théâtre, que Buffon avoit composé son ouvrage tout entier sur les genoux de la nature, ce qui ne devoit pas être fort commode ni pour lui ni pour elle.

l'étendue du lieu; elle permet de conserver la plus grande partie des anciennes formes, des anciens travaux, lorsqu'ils ne s'opposent point au plan nouveau, et réduit ainsi beaucoup la dépense, le temps et la difficulté. Il est tel endroit qui ne pourra jamais être qu'une espèce de verger, et entourer un *cottage* ou chaumière ornée, tel autre qui ne sera susceptible que de présenter quelques mouvemens de terre couronnés de bois et ornés d'arbres isolés sur les bords; un troisième possédera de plus quelques sources, dont on pourra former une pièce d'eau et le cours d'une petite rivière dirigée au milieu de bosquets d'arbres étrangers. Un autre enfin, par la réunion de l'étendue du sol, de l'abondance des eaux et de la disposition du parc, pourra produire les aspects pittoresques de tout genre qui composeront cet ouvrage. Le bon goût et la sagesse consistent, dans les jardins comme dans tout le reste, à tirer le meilleur parti possible du genre de richesses que l'on possède.

Cet ouvrage se divisera en deux parties; la première contiendra les principaux jardins irréguliers que l'on connoît en France, et

principalement ceux qui sont assez terminés pour ne pas devoir éprouver de grands changemens. Nous considèrerons moins dans notre choix leur étendue que leur agrément, et la proportion qui régnera dans toutes leurs parties avec l'habitation principale. Les dessins sont tous faits par M. Bourgeois, artiste distingué, et dont cet ouvrage fera encore mieux connoître les talens. Il seroit à souhaiter que d'autres peintres qui ont pris des vues de nos jardins les fissent également graver ; ils feroient connoître les richesses de la France en ce genre. Les Anglais ont dix ouvrages semblables, et nous n'en avons pas un seul jusqu'ici. Nous mêlerons à celui-ci des observations sur les différens caractères de beautés qu'offre la nature, et sur celles qui sont susceptibles d'être imitées dans les jardins. La seconde partie, ainsi que nous l'avons annoncé dans le Prospectus, aura rapport aux châteaux, et aux fabriques des jardins, qui ne sont point encore en France ce qu'elles pourroient devenir. Il est même extraordinaire de rencontrer au milieu de fort beaux parcs, des habitations mal conçues et mal situées. S'il ne s'agissoit que

de les rebâtir, rien ne seroit plus facile, au degré de perfection où se trouve portée l'architecture en France; mais l'état des fortunes, en général, permet tout au plus de les réparer. C'est alors que pour leur donner un aspect agréable, il est bon de recourir à quelque modèle qui puisse s'adapter à ces anciens édifices, et ces modèles existent en France dans nos vieux châteaux chevaleresques, et dans ceux de la renaissance des Arts, sous François I^{er}. Du mélange de ces deux époques, il me semble qu'il seroit facile de composer un style gothique qui conviendrait, peut-être mieux que l'architecture grecque, à nos mœurs, au genre de nos habitations, et au peu de dépense que l'on est à même d'y consacrer. Ce style gothique, ou plutôt arabe, s'adapte à toutes les constructions, parce qu'il n'est soumis à aucune règle sévère, et ne dépend d'aucune proportion fixe. Son désordre même a quelquefois du charme et plaît au milieu des aspects irréguliers de la campagne. Il convient mieux à nos mœurs, parce qu'il permet des dégagemens plus commodes, des jours plus multipliés, et toutes les combinaisons que demandent nos usages.

Il convient mieux à nos campagnes, parce que ces formes perpendiculaires, ces tours à créneaux, ces clochers pointus, coupent la ligne de l'horizon, tandis que l'architecture grecque, plus abaissée et plus horizontale, se confond ordinairement avec elle. Ces différentes considérations l'ont fait adopter généralement en Angleterre, et ce pays lui doit une réunion d'habitations, dont l'élégance et la variété s'accordent parfaitement avec les sites de la campagne. Nos anciens châteaux peuvent suggérer les mêmes idées à cet égard, et se multiplier ainsi par l'imitation ; mais outre cet avantage, ils en ont un autre non moins important pour les habitations modernes, c'est d'être l'ornement de leur voisinage, le but de leurs promenades, et les traces précieuses des principales époques de notre histoire : ce sont des témoins de tous les temps, qui attestent à l'ignorance ou à la jalousie notre gloire passée. « *Le royaume de France* ¹, dit Froissart, *ne fut onques si déconfit qu'on n'y trouvât toujours bien à qui combattre ;* » ces vieilles reliques de l'hon-

(1) *FROISSART, ch. II.*

neur le prouvent assez dans toutes les provinces : elles entourent même la capitale, comme d'une auréole brillante. Le donjon de Vincennes rappelle les exploits de Philippe Auguste, les discours du bon roi Charles V, la piété de S. Louis, les œilleux cultivés par le grand Condé. Fontainebleau a vu mourir Léonard-de-Vinci dans les bras de François I^{er}. ; S. Cloud renferme la chambre où Henri IV reçut les sermens de fidélité des seigneurs français, entré les mains de Henri III expirant. C'est des fenêtres de Saint-Germain que Louis XIII fixa ses derniers regards sur l'abbaye de S. Denis, où il alloit rejoindre ses aïeux, dont il ne croyoit pas devoir jamais être séparé. Enfin le noble Versailles, superbe encore dans son abandon, comme Louis XIV dans ses revers, domine tristement les belles campagnes dont il fut jadis l'ornement. Que de réflexions ne fait-on pas en parcourant ces longues galeries solitaires *veterum penetralia Regum*¹; ces terrasses désertes, malgré leurs marbres, leurs bronzes et leurs vaines richesses ; enfin ces voûtes im-

(1) VIRGILE, L. II, v. 484.

menses sous lesquelles sont placés les mêmes orangers, qui déjà vieux sous Henri IV, et jeunes encore de nos jours, ont embelli les fêtes de tous les règnes ! Ne devroient-ils pas, ces arbres éternels, raconter les destins des empires, comme jadis les chênes de la forêt de Dodone, et porter *inscrits sur leurs fleurs les noms des rois* ¹. Non, de tels souvenirs ne seront point effacés, et si *c'est un travail pieux d'écrire les faits de la patrie* ², c'est un devoir de les sauver de l'oubli. En vain on a déjà porté la main sur ces anciens édifices, nous préserverons d'une entière destruction ceux qui existent encore ; nous irons les chercher dans toutes les parties de la France. Ils nous apprendront les hauts faits de leurs anciens maîtres, peu connus dans l'histoire de nos rois, mais célèbres dans la chronique de leurs provinces. La Normandie, la Bretagne, la Picardie, les montagnes du Jura sont encore couvertes de ces châteaux chevaleresques ; les uns situés près d'un lac,

(1) Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores. *VIRG. Egl. III, v. 106.*

(2) Et pius est, patriæ facta referre, labor. *ORID., Trist. II, 322.*

adossés à une forêt, les autres sur le bord de la mer, où les vagues et les vents grondent sans cesse, et que le ciel du Nord entoure de ses nuages. Ceux du Midi de la France, brillans de l'éclat de leurs murailles, des belles campagnes qui les entourent, du soleil ardent qui les éclaire, ont été chantés par les Troubadours, et furent le berceau de notre poésie. C'est là que siégeoient les Cours d'Amour qui dictoient les lois de l'honneur et de la galanterie. Tarascon, Beaucaire, Signes, Pierrefeu, et surtout Vaucluse, qui doit plus à Pétrarque qu'à la nature. Ceux du Béarn ne sont pas moins célèbres; le château de Pau vit naître Henri IV et conserva long-temps son berceau. Coaraze fut témoin de ses premières amours, et Jarnac de ses premiers exploits. Les châteaux du Poitou, plus connus aujourd'hui par les malheurs de la Vendée, se sont glorifiés, comme elle, de plusieurs noms illustres.

*Le fameux La Trimouille y reçut la naissance ;
L'amour y règne encore ainsi que la vaillance ;
Le château qu'habita la jeune d'Aubigné*

(1) *Poème des Vergers, par M. de FONTANES.*

*Du plus charmant vallon s'élève environné ;
Et je n'oublierai point cette cité voisine
Où du haut de sa tour gémissoit Mélusine.*

Mais ce sont les bords de la Loire, du Cher, les jardins de la Touraine, qui nous arrêteront davantage ; leurs châteaux sont à la fois un cours d'histoire et une école des arts : Chaumont, Chinon, Blois, Vendôme ; Chenonceau, Richelieu, Menars, forment une galerie historique depuis Charles VIII jusqu'à madame de Pompadour. Chambord à lui seul renferme un tableau de toutes ces époques. A côté de l'édifice élégant et noble de François I^{er}, on voit un long bâtiment terminé en terrasse, bâti pendant le règne de Louis XIV, la caserne des gardes du maréchal de Saxe, de grandes salles, divisées par des planchers en deux parties pour former des entresols et des boudoirs au marquis de Polignac, enfin d'autres pièces devenues des écuries sous Robespierre.

Plusieurs de ces châteaux n'intéressent que par les personnages distingués qui les ont habités ; mais cela seul suffiroit pour les rendre fameux. Villebon, Montaigne, les

Rochers, Grignan, Bussy, Ferney, Montbar, valent bien des maisons royales.

Quelquefois ces anciennes demeures sont le théâtre d'histoires mystérieuses, de scènes de revenans, d'apparitions, dont le récit se transmet d'âge en âge. Les habitans des environs de Lillebonne, en Normandie, et de Pierre-fonts, près de Compiègne, ne passent qu'en tremblant près de leurs souterrains. Les paysans du Rouergue croient voir errer, la nuit, l'ombre de Jean V d'Armagnac, autour du vieux château de Gage. C'est une jeune femme voilée qui apparoit dans les tours de Kerjan en Bretagne. Ces Romans de village se racontent au coin du feu dans les longues soirées de l'hiver ; traditions naïves, qui s'anéantiroient sitôt que les lieux qui les conservent seroient détruits. Malheureusement, déjà plusieurs de ces édifices ont été renversés ; la barbarie les a long-temps compris dans sa haine ¹. Un monopole odieux

(1) *Tous les voyageurs, tous les amateurs des arts et de l'antiquité, tous les bons Français déplorent la destruction de nos anciens châteaux. On peut voir l'expression de ces regrets dans le Voyage de M. Millin, où l'on trouve un tableau intéressant des an-*

a détruit en un moment, et presque sans aucun bénéfice, la magnificence des siècles. Leurs débris, dispersés dans les campagnes, comme le furent ceux des monumens romains à l'entrée des Vandales en Italie, ont servi comme eux aux réparations des plus vils bâtimens. Des pilastres de Joconde, des morceaux de corniche de Germain-Pilon, soutiennent des granges de fermiers; les armes du cardinal de Richelieu, les ornemens de son château¹, servent à paver la ville qu'il a bâtie; les décombres de Gaillon, au bon Georges d'Amboise, ont été dispersés, comme jadis le furent ses bienfaits dans les hameaux des environs; et les fleurs de lys réduites à se

ciens châteaux du Midi de la France, tome III, pag. 440.

(1) *Ce château n'a pas été vendu comme la plupart des autres dans le temps du Directoire; il fut rendu à la famille de Richelieu un an après le 18 brumaire: mais les dettes du maréchal de Richelieu et du duc de Fronsac étant considérables, M. de Richelieu ordonna de tout vendre pour y faire honneur. — Désespérant de rien retrouver en France après ce sacrifice, il alla porter une seconde fois chez les étrangers le nom célèbre qui s'éteint avec lui, et le modèle d'un beau caractère.*

trouver mêlées à de pauvres mesures, ont encore une fois secouru des chaumières. En vain a-t-on voulu sauver quelques-uns de ces glorieux débris en les réunissant dans un Musée¹; en vain un artiste généreux a-t-il arraché, au péril de sa vie, les lambeaux de ces ruines²! quelque ordre qu'il ait mis dans son établissement et quelque utile qu'il puisse être pour les arts, il présentera toujours un aspect affligeant. Les statues entassées de tous ces illustres personnages, portant le numéro du catalogue où se trouve le récit de leurs malheurs, ressemblent à ces Grecs échappés à la tempête qui portoient le tableau de leur naufrage. Les uns, dans l'attitude de la prière, ont l'air de demander au ciel qu'il les retire de cette enceinte; d'autres s'élancent déjà hors de leur tombeau. C'est au Paraclet que je vais chercher Héloïse, et je la trouve ici, entre Dagobert et Montfaucon. Qui a pu enlever aux bois d'Anet et aux nymphes des forêts leur Diane française, dont la Diane

(1) *Musée des Petits-Augustins.*

(2) *M. Lenoir, Directeur du Musée des Petits-Augustins.*

des Grecs auroit été jalouse! et ces compagnons de nos rois, ces grands hommes de notre histoire, seront-ils toujours ensevelis dans la poussière? leur race est-elle donc éteinte ou n'a-t-elle plus un asyle à leur offrir, loin de la foule et du bruit? Ah! s'il existe quelques-uns de leurs descendans, qu'on leur rende ces dépouilles précieuses qui seront peut-être leurs seules richesses, cette propriété sacrée, acquise par des siècles de gloire; qu'ils puissent replacer ces anciens trophées dans de nouvelles demeures, dans des lieux ignorés peut-être, mais que le voyageur rendra un jour célèbres. Courtaïn s'ennoblira des débris d'Écouen et de Montmorency; le Boulay, des mausolées de MM. d'Harcourt; la Roche-Guyon recueillera du naufrage les restes de l'amiral Chabot; et la France embellie d'âge en âge, n'aura point à regretter sa splendeur passée, en se glorifiant de ses nouveaux triomphes.

Il est un autre genre d'édifices sur lequel nous tâcherons de fixer également l'attention des amis des arts et des habitans de la campagne; ce sont nos anciens monastères, qui par les événemens de la révolution sont de-

venus la demeure de plusieurs particuliers. Il nous semble que l'on n'a pas assez senti le prix de ces acquisitions nouvelles pour l'ornement des jardins et la composition d'une retraite agréable. Sans dépense et sans soins on auroit pu conserver ces monumens de notre culte, qu'on ne retrouvera bientôt plus que dans les pays protestans. Quel tableau pittoresque et quelles habitations délicieuses n'auroient point formé les abbayes de Marmoutier, de Cluni, de Longpont, de Cîteaux, de Chalis, etc., si seulement on avoit adopté un plan dans leur destruction, si en abattant tout ce que le temps devoit détruire, on avoit conservé ce qu'ordinairement il épargne. Dans les unes on auroit réservé la façade gothique, ornée de ses flèches légères, de sa porte cintrée, de ses figures allégoriques; dans d'autres, où la façade auroit été moins importante, on auroit laissé voir les longues arcades de la nef, le fond du sanctuaire abandonné, les vitraux colorés de la fenêtre qui l'éclaire, et les galeries silencieuses du cloître; les arches des voûtes terminées en ogives, isolées de leurs murs intermédiaires, resteroient suspendues, comme un berceau au-

dessus des arbustes, et au milieu de la pelouse verte. Bientôt le lierre s'élevant autour des pilastres, mêleroit ses feuilles mobiles aux feuilles sculptées des chapiteaux, les cassures des pierres qui laissent voir, pour ainsi-dire, le squelette de l'édifice, prendroient bientôt la couleur de sa surface, ou se rempliroient de mousse et de gazon. Le temps sait ainsi voiler les traces de la destruction, comme il fait souvent, d'une blessure qui défigure, une cicatrice qui embellit. Ces habitations, jadis la vénération des campagnes, en seroient encore la parure ; leur culte même ne seroit pas entièrement effacé, et les productions des champs y rappelleroient les hommages des hommes. On verroit des fleurs croître naturellement entre les pierres des tombeaux, s'incliner sur les marches de l'autel ; la vignevierge et le chèvre-feuille couvrieroient le sanctuaire d'un dais de feuillage ; et le chant des oiseaux remplaceroit la musique céleste.

Les débris tirés des démolitions de l'église et du cloître ne seroient point inutiles, ils serviroient à décorer la maison abbatiale, devenue la demeure du propriétaire. Ces sortes de bâtimens étoient ordinairement plus

modernes que les autres parties de l'édifice, et n'en avoient pas le caractère; on pourroit y placer les contreforts des bas côtés de l'église, en décorant leurs sommets d'ornemens en saillie, ou enchassés dans le mur; on surmonteroit les fenêtres de quelque entourage en relief; on pratiqueroit au-dessus de la porte d'entrée un petit auvent, de bois sculpté, sans support extérieur, et couvert en ardoise; enfin on cacheroit la saillie du toit par une suite d'ornemens pointus, en réservant pour les angles ces petits monstres en pierre ou en tôle, qui servent de gouttières dans tous les édifices de ce genre. Ces travaux qui composeroient une demeure agréable et conserveroient un monument précieux, ne coûtent pas la dixième partie de ce qu'on dépense tous les jours pour bâtir des maisons qui n'ont ni élégance ni beauté.

Pour donner à la seconde partie de cet ouvrage plus d'utilité, sans diminuer de son intérêt, il m'a paru convenable de classer les sujets dans un ordre chronologique, et de commencer par les châteaux les plus anciens de France, en finissant par les plus modernes; cet ensemble pourra présenter alors

un tableau complet de l'état de l'architecture en France dans tous les temps de notre histoire. Nous y joindrons des recherches sur la manière de vivre des seigneurs dans leurs châteaux, leurs prérogatives, les ameublemens de leurs édifices, enfin la vie privée des campagnes. Il nous a paru que cette partie de notre histoire n'avoit pas été approfondie et qu'elle s'effacoit tous les jours davantage, à mesure que l'on détruisoit les édifices qui la rappellent. Le P. Montfaucon, dans sa préface de la *Monarchie Française*, annonce ce travail pour la troisième partie de son ouvrage, mais il n'a pas même publié la seconde. MM. Duchêne et Paulin de Lumina, dans leurs *Mœurs et Coutumes des Français*, ne donnent point d'éclaircissemens sur cette matière; Poncet de la Grave, qui avoit annoncé des *Mémoires sur les anciennes Maisons royales*, n'a publié que la description de S. Cloud et de Vincennes; enfin Le-grand-d'Aussy, qui de nos jours a le plus travaillé sur les antiquités françaises, avoit réservé tout ce qui avoit rapport aux jardins d'agrément, à l'architecture, aux châteaux et à la vie que l'on y menoit, pour la quatrième

partie de son ouvrage, que la mort l'empêcha de finir et de publier : nous ne nous flattons pas de pouvoir suppléer aux travaux de ces savans, mais nous essayerons au moins, à leur défaut, de fixer des traditions intéressantes qui se perdroient par un plus long oubli. Cet ouvrage aura rempli son but, s'il peut contribuer à embellir quelque nouveau jardin ou sauver de la destruction quelque ancienne demeure.

FIN.

LORSQUE l'on imprimoit la fin du Discours qu'on vient de lire, l'Auteur reçut une lettre d'une personne dont les idées ingénieuses en fait d'établissement public ont été généralement approuvées, quoique rarement mises en exécution; cette lettre contenoit des observations importantes sur le plan de cet ouvrage, et l'on a pensé qu'il seroit utile de les faire connoître, et d'y répondre, afin de ne laisser aucun doute sur la nature et le but de cette entreprise.

Paris, ce 5 février 1808.

JE viens de lire, mon cher Laborde, le Prospectus par lequel vous annoncez une Description des nouveaux Jardins de la France et de ses anciens Châteaux. Je l'ai lu avec un double intérêt, l'intérêt de l'amitié et celui que j'éprouve toutes les fois que je vois annoncer un projet dans lequel ma philanthropie découvre un résultat utile au public. C'est donc au désir que j'ai de voir votre ouvrage produire tout son effet, qu'il faut attribuer les observations que je vous adresse.

La Description des nouveaux Jardins et des anciens Châteaux de France est un ouvrage que l'on désire depuis long-temps dans ce pays, et le peintre de l'Espagne ne peut manquer de répandre beaucoup

d'intérêt sur cet utile travail. Mais si vous vous bornez à cela, mon cher Alexandre, vous n'aurez rempli votre tâche qu'à demi. C'est ce que me fait craindre votre Prospectus, qui peut-être n'a pas pu recevoir toutes vos idées; je peux encore espérer de trouver dans votre Discours préliminaire celles dont je vais vous entretenir.

Craignez dans votre ouvrage de trop vous livrer au goût du pays. On y sacrifie tout à ce qui brille, et l'on ne fait rien pour ce qui sert. Les colonnades, les portiques, les beaux jardins vont tous seuls en France; l'art des miracles n'a pas besoin d'être professé, il y a déjà trop d'intérêts qui le protègent. La France est le pays où la fausse gloire dans les édifices exerce toute sa magie. Les artistes l'encensent, elle éblouit les Grands, et l'administrateur même ne peut s'en défendre. J'en fais la triste expérience depuis six ans que je vois les bâtimens de luxe porter des coups mortels à l'existence du modeste et nécessaire *trottoir*, qui n'offre aux artistes aucun espoir de gloire et n'assure à l'administrateur que l'obscur mérite d'être utile.

Ainsi donc, mon cher Laborde, si des châteaux résistent en France au nouveau système du partage égal des fortunes, leurs riches propriétaires ne manqueront pas d'artistes qui préconiseront l'art effrayant de faire des montagnes au milieu des plaines, des rivières où il ne se trouve pas d'eau, et des plaines sur les débris des montagnes. La vanité et le mauvais goût nourriront toujours de sucs abondans cet art

brillant ; il n'y a que ce qui est simple et utile qui réussit difficilement en France.

S'il est un art qui puisse ramener le pauvre au milieu des champs, encourager à habiter la campagne les jeunes époux effrayés du luxe de la ville, distraire le malheureux par des occupations rurales, qui allient l'économie à l'agrément, c'est cet art qu'il faut apprendre aux Français, si toutefois on peut appeler un art le sentiment de ce qui est commode, propre et agreste.

Vos voyages vous ont fait connoître plus d'un modèle dans ce genre. L'air de prospérité qui frappe les regards du voyageur en parcourant l'Angleterre, tient bien plus au coup-d'œil riant et *confortable* de ses *cottages* qu'à l'aspect grave de ses parcs. Le propriétaire de ces modestes habitations manifeste, par la propreté qui l'environne, le sentiment de sa dignité ; le style pur et simple de ses ornemens annonce sa bonne éducation, et la richesse de ses cultures décèle son bon sens.

Je sais que la France ne manque pas de petites habitations faites pour rivaliser en grâces celles de tous les pays de la terre ; mais les propriétaires de ces sites pittoresques ont presque toujours l'air de malheureux condamnés à les habiter, et honteux d'y vivre, parce qu'ils ignorent cet art simple qui embellit la plus humble chaumière et donne de la grâce à la ferme la plus opulente ; cet art, dont tout le secret consiste dans le soin de montrer ce qui est beau et de masquer ce qui peut déplaire.

Effrayé par l'exemple de ses riches voisins, le propriétaire que n'a pas favorisé la fortune, craint de donner quelques soins à la nature, parce qu'il croit qu'il faut appeler à son aide des artistes ruineux, et créer des merveilles. Que votre ouvrage, mon cher Laborde, lui apprenne qu'un pré et un bel arbre forment seuls un joli jardin, et vous aurez rendu un grand service au pays.

Il est à remarquer qu'en France la méfiance est plus prodigue que le goût. Le même homme qui craindra de dépenser un écu pour l'ornement de son habitation, élèvera d'immenses murailles pour entourer ses horribles champs. Tandis que s'il réduisoit ses fortifications, puisqu'on les croit nécessaires, s'il les réduisoit, dis-je, à l'enceinte de sa maison, et laissoit ses bois et ses prés sous la protection de haies épaisses et bien entretenues, il épargneroit d'énormes dépenses et rendroit quelque grâce à la campagne, que ses affreuses murailles défigurent.

Le plan de votre ouvrage doit nécessairement vous conduire à Migneau, dont les jardins agréables méritent une place dans la description des jardins modernes. Vous vous trouverez là à un quart-d'heure de chemin de Villenne, où les idées que je viens de vous indiquer ont été mises à exécution avec quelques succès. Les propriétaires de Villenne, ruinés par les loix révolutionnaires, ont été obligés d'abattre un superbe château, qui, pendant plusieurs siècles, avoit offert une noble habitation à leurs ancêtres, mais qui ne pouvoit plus convenir à la

fortune des possesseurs actuels. Ils se sont modestement retirés dans les écuries, bâtiment qui porte l'empreinte de la magnificence de leurs pères, et dont le style annonce trop son ancienne destination, pour n'avoir pas eu besoin d'un peu d'art pour lui donner le caractère de l'habitation des maîtres.

Trois grands corps de logis bordaient de trois côtés une grande cour précédée de deux autres, entourées de murs à hauteur d'appui, avec d'immenses pilastres en pierres de taille à chaque entrée. Chacune de ces cours étoit en sable et en pavé; l'église avoit l'air d'être dans un coin, et les masures du village dans l'autre. Rien assurément n'étoit moins pittoresque. Aujourd'hui, sans autres frais qu'un labour et quelques plantations, le sable et le pavé ont été remplacés par une verte prairie, deux arpens de terre ont été rendus à la culture; l'église et les masures ont disparu; une partie des bâtimens a été masquée; les longues lignes de constructions sont coupées par des groupes d'arbres, et du côté du jardin ce vaste bâtiment n'offre plus à l'œil qu'un élégant pavillon de trois croisées, qui a la grâce du plus riant *cottage*.

Voilà, mon cher Laborde, le genre simple et utile dont je voudrois que votre ouvrage offrît aussi au public les principes et les modèles. J'ai une trop haute opinion de la bonté de votre esprit pour croire que vous l'ayez entièrement négligé. Vous savez, comme moi, que s'il est utile dans un État d'apprendre aux

riches à dépenser leur fortune, il ne l'est pas moins d'indiquer aux pauvres les moyens de ménager la leur, et de consoler la médiocrité, en lui faisant connoître qu'elle peut avoir, aussi bien que l'opulence, ses grâces et sa beauté.

ARTH^r. DILLON.

Paris, le 10 février.

Vos observations sont fort justes, mon cher Dillon, et je me félicite d'y avoir répondu d'avance dans le Discours préliminaire de mon ouvrage, en annonçant que ce seroit moins l'étendue que l'agrément des lieux qui détermineroit notre choix. *En effet*, je le répète, *quelque retirée ou triste que soit une habitation, la philosophie et le goût peuvent en tirer parti*, et ces sortes de COTTAGES dont vous me parlez sont peut-être plus importans que les châteaux, parce qu'ils doivent être nécessairement plus multipliés. C'est leur aspect et leur variété qui font la beauté d'une campagne, comme c'est l'aisance de la classe qui les habite qui constitue la richesse d'un pays. Soit qu'ils appartiennent au cultivateur qui s'est élevé par son industrie au bien-être et à l'élégance des villes, ou qu'ils soient au contraire la demeure de l'homme du monde que le malheur ou la sagesse ont ramené à la vie simple des champs, ils présentent un égal intérêt; le riche voit en eux l'asyle que les événemens ne pourront

jamais lui enlever; l'ambitieux, l'existence où doit s'arrêter la disgrâce qu'il peut craindre; enfin, le voyageur, la retraite de ces hommes *facilement heureux* dont parle Homère, et qui n'éprouvoient dans la pauvreté ni le besoin ni le mépris.

Hic mihi paupertas opulentior (1).

Videas hic ipsa placere

Supplicia et virides violis halare catenas (2).

Ces habitations si multipliées en Angleterre, en Suisse et dans quelques parties de l'Allemagne, sont malheureusement fort rares en France, où les propriétés étoient moins divisées et le goût de la campagne moins général. Leur nombre s'est accru depuis plusieurs années et s'augmente tous les jours; l'aisance, qui chez beaucoup de gens a succédé à la richesse, leur fait préférer des maisons commodes à de grands châteaux, des établissemens agréables à des parcs symétriques, et dispendieux à entretenir. Ceux qui ont éprouvé des pertes plus considérables tâchent de parvenir avec de l'ordre et de l'industrie au point où les autres se sont fixés par modération. — Chacun soigne aujourd'hui ses intérêts, comme jadis son ambition; et s'il est un moment favorable aux idées philanthropiques que vous avez souvent manifestées, c'est lorsque l'inac-

(1) Claud., lib. 1, in Rust.

(2) Sidon. Apoll.

tion forcée et les obstacles à des carrières brillantes condamnent la plupart des gens du monde à ne s'attacher qu'aux choses utiles. Cette activité industrielle, cet esprit réparateur que la révolution semble avoir créé pour rétablir les fortunes qu'elle a détruites, ne dégénèrent point en France en désir d'accumuler et en spéculations avides. Nous avons dans le caractère un certain degré de noblesse, ou peut-être seulement d'orgueil, qui vient arrêter à propos la trop grande économie; du moment où l'on est parvenu à posséder le nécessaire, on aime à montrer un peu de superflu, et on consacre à embellir le lieu qu'on habite ce que d'autres emploieroient à l'augmenter. Cette vanité bien dirigée pourroit tourner à l'avantage du pays, autant qu'elle y nuisoit autrefois. Il suffiroit que le luxe que vous blâmez avec raison dans les anciens travaux ne se montrât dans les nouveaux que sous la forme de l'élégance et de la commodité. Le même homme qui, séduit par la mode de son temps, entouroit sa demeure de fossés, de terrasses et de murs, l'orneroit avec goût et simplicité, s'il y étoit autorisé par quelques exemples qui flattassent également son amour-propre. Chacun pourroit espérer de réussir proportionnellement dans ce nouveau genre de gloire, car il n'est aucun lieu qui n'ait sa beauté relative, qu'il suffit de développer et de faire valoir. Les fermes mêmes, si multipliées en France et presque toujours trop rapprochées des maisons, sont susceptibles de leur servir d'ornemens. Je suis convaincu qu'en séparant

ces bâtimens de l'habitation principale par quelque plantation, en cachant de la même manière leurs indispensables murs de clôture, en faisant régner dans l'intérieur de leurs cours plus de propriété et de recherche, on leur ôteroit tout ce qu'ils ont de déplaisant; il en seroit de même pour les terres labourables, que l'on pourroit diviser par des plantations, sans nuire à leur exploitation. Le système nouveau d'agriculture qui tend à multiplier les troupeaux et les prairies artificielles, est favorable à cette amélioration, en rendant les plantations plus nécessaires, et en contribuant ainsi à joindre le pays aux parcs par des gradations motivées. Il ne faut, pour opérer ces heureuses innovations, que présenter aux habitans des campagnes des modèles qui leur plaisent, en y joignant quelques préceptes qui en facilitent l'exécution: les dessins de M. Bourgeois ne laisseront rien à désirer à cet égard; ils réunissent l'effet exact de l'ensemble à une fidélité scrupuleuse dans les détails. C'est ainsi qu'en suivant les plans de quelques hommes distingués en architecture, il s'est opéré si promptement un changement total dans nos meubles, et dans les différentes parties de nos édifices, même les plus médiocres. Qui nous auroit dit, il y a vingt ans, que ce seroit d'après les ruines d'Athènes, de Rome, ou les ouvrages de Palladio, qu'on décoreroit les boutiques d'apothicaires? Pourquoi cette révolution, opérée ainsi dans l'architecture des villes, n'auroit-elle pas lieu également dans celle des campagnes, non point

en y adaptant exclusivement le style grec ou gothique, mais en cherchant le genre d'embellissement qui convient à chacune d'elles, et leur donnant l'aspect de l'élégance, de la propreté, du *comfort*, et du pittoresque. — Oui, j'en ai la conviction, mon cher Dillon, ce changement désirable aura lieu, et autant que nous pourrons y contribuer par des exemples ou des préceptes, nous le ferons. Nous joindrons aux uns et aux autres des plans topographiques qui en faciliteront l'intelligence. Le quart à peu près du premier volume sera consacré à des habitations de peu d'étendue; celle de Villenne, dont vous me faites une peinture si intéressante, y entrera nécessairement, et de semblables *châumières* enrichiroient plus notre ouvrage que les plus beaux châteaux.

ALEXANDRE DE LABORDE.



